

3^e Année - N° 86.

Le numéro : 25 centimes

8 Juin 1916.

LE PAYS DE FRANCE



LEVEN &
LEMONIER
16

Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

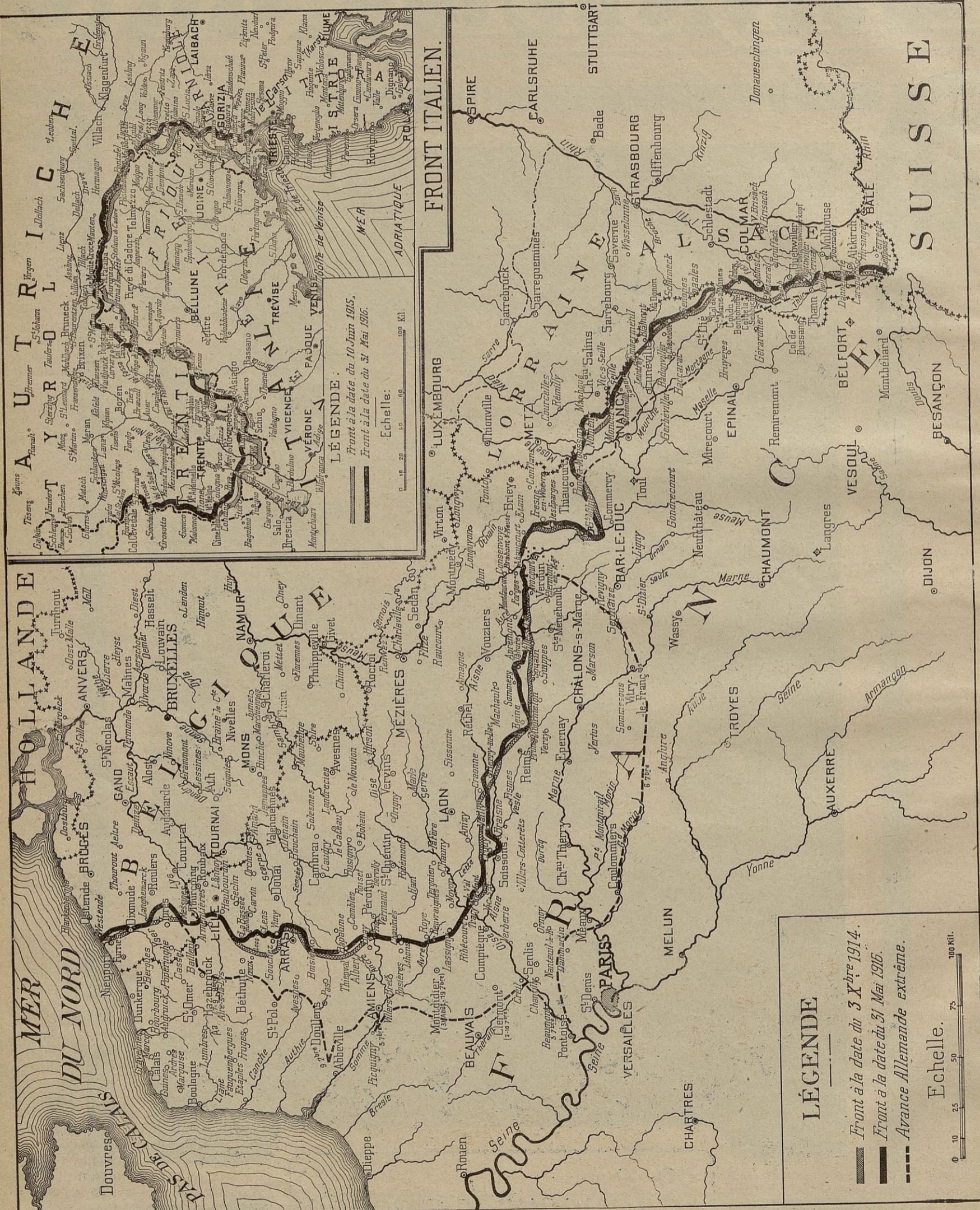
Abonnement pour la France....15 Frs

Le lanceur de grenades

Édité par
Le Mat
2, 4, 6
boulevard Poisson
PARIS

Abonnement pour l'Etranger..20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LA SEMAINE MILITAIRE

DU 25 MAI AU 1^{er} JUIN

OS positions de la rive gauche de la Meuse ont subi un effort comparable aux premiers assauts de la bataille de Verdun ; elles ont magnifiquement résisté ; le gain de l'ennemi, qui avait lancé contre elles deux corps d'armée composés de troupes fraîches, est insignifiant comparativement aux pertes qu'il a subies.

C'est d'ailleurs la rive gauche qui a été le principal théâtre des événements de cette semaine. Le 25 mai, pendant qu'un intense bombardement préparait le futur assaut de l'ennemi vers la côte 304 et le Mort-Homme, nos troupes attaquaient sur la rive droite et enlevaient un élément de tranchée que les Allemands nous avaient pris entre le bois d'Haudromont et la ferme de Thiaumont. Au nord de cette ferme, nous progressions à la grenade et faisions des prisonniers. Le lendemain, les Allemands, à leur tour, nous attaquaient par deux fois aux abords du fort de Douaumont : ils étaient repoussés avec de dures pertes.

Ce même jour, 26 mai, nos troupes, en fin de journée, attaquaient le village de Cumières et les positions à l'ouest. Après une lutte acharnée, elles pénétraient dans la partie est du village et enlevaient plusieurs tranchées allemandes au nord-ouest. Un violent retour offensif de l'ennemi était impuissant à nous déloger des positions conquises. Nous avions fait une centaine de prisonniers et enlevé deux mitrailleuses.

Le 27, au sud-ouest du Mort-Homme, nous enlevions quelques éléments de tranchée et faisions des prisonniers.

La journée du 28 est marquée par un bombardement d'une violence extrême, sans action d'infanterie ; l'ennemi prépare une attaque. En effet, vers sept heures du soir, les Allemands débouchent du bois des Corbeaux à l'ouest de Cumières ; ils sont complètement repoussés par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie ; ils reviennent à la charge vers minuit ; ils subissent un nouvel échec.

Le bombardement recommence le 29. Vers une heure de l'après-midi, l'ennemi attaque violemment nos positions de la côte 304. Repoussé une première fois avec des pertes sensibles, il renouvelle son effort à cinq heures et demie du soir ; il subit de nouveau un sanglant échec. Des rassemblements ennemis sont signalés à l'ouest de la côte 304 ; ils sont aussitôt pris sous le feu de nos batteries et dispersés.

En même temps, une forte attaque allemande entre le Mort-Homme et Cumières fut brisée par nos tirs de barrage au moment où elle débouchait du bois des Corbeaux ; cependant l'ennemi arrivait à prendre pied sur un front de 300 mètres environ dans une de nos tranchées avancées au nord-ouest de Cumières.

Ce n'était là que le prélude de la formidable bataille qui allait se livrer pendant deux jours sur tout ce front de la rive gauche qui va du Mort-Homme à la Meuse.

A la fin de la journée du 29, le bombardement redoublait de violence entre le Mort-Homme et Cumières. Puis les Allemands jetaient sur l'ensemble des positions de ce secteur une division fraîche nouvellement arrivée sur ce front. A notre gauche, tous les assauts de l'ennemi, lancés sur les pentes est du Mort-Homme où nos lignes sont établies, étaient brisés par nos feux. Plus à l'est, l'objectif des assaillants était le bois des Caurettes, qui chevauche la route allant de Béthincourt à Cumières par la côte 265 et les pentes du Mort-Homme. Là, après plusieurs tentatives infructueuses des Allemands, qui ont subi des pertes importantes, nous devions replier nos éléments avancés au sud de cette route.

Enfin, à notre droite, les Allemands n'ont pu, malgré des efforts répétés, nous déloger des lisières sud du village de Cumières. D'abord leurs attaques, menées des deux côtés du village, avaient réussi à nous refouler dans la direction de la station de Chattancourt ; mais une vive contre-attaque de nos troupes nous permettait de ramener l'ennemi jusqu'aux abords du village. Quelques fractions allemandes qui, à la faveur du brouillard, s'étaient glissées le long de la Meuse jusqu'à la hauteur de la station de Chattancourt, ont été complètement anéanties par nos feux.

Le 31 mai, l'ennemi bombarde violemment nos positions de la région

Avocourt-côte 304 ; mais c'est nous qui attaquons. Dans l'après-midi, au cours d'une brillante attaque, nos troupes enlèvent un ouvrage fortement organisé sur les pentes sud-ouest du Mort-Homme ; deux cent vingt prisonniers dont cinq officiers et sept mitrailleuses restent entre nos mains. Pendant la nuit, un coup de main exécuté sur les pentes sud-est du Mort-Homme nous avait permis de faire vingt-cinq prisonniers.

La nuit suivante, les Allemands essaient de réagir sur ce même secteur ; ils sont complètement repoussés par nos feux.

Ainsi cette bataille, dans laquelle l'ennemi a engagé des masses considérables de troupes fraîches, a fait une consommation effroyable d'obus de tous calibres, n'a donné aux Allemands qu'une centaine de mètres en profondeur au bois des Caurettes. Nos vaillantes troupes, dont on ne saura jamais assez louer et la résistance et le mordant, non seulement ont tenu ferme dans cet ouragan de fer, mais elles ont réagi à leur tour et ont enlevé quelques positions intéressantes au Mort-Homme.

L'ennemi s'est alors retourné vers la rive droite. Après un violent bombardement, il a attaqué, dans la journée du 1^{er} juin, nos positions depuis la ferme de Thiaumont jusqu'à Vaux. Ce n'est qu'au bout de plusieurs assauts infructueux qu'il a réussi à pénétrer dans nos tranchées de première ligne entre le fort de Douaumont et l'étang de Vaux. Partout ailleurs ses attaques ont été brisées avec de grosses pertes par nos feux de mitrailleuses.

Le reste du front, en dehors des canonnades habituelles, a été relativement calme. Sur le front que tient l'armée britannique quelques actions locales ont été signalées. Près de Mametz, en Picardie, nos alliés ont fait

irruption dans des tranchées allemandes, en ont chassé ou tué les défenseurs, puis sont rentrés dans leurs lignes. A l'est de Neuve-Chapelle, après un bombardement violent, l'infanterie allemande a pénétré dans les tranchées de l'armée britannique, a fait quelques prisonniers, mais a été ensuite chassée par une vive contre-attaque. Près de Laventie, un autre détachement ennemi a tenté d'aborder les tranchées de nos alliés ; il a été repoussé à coups de grenades.

Dans la journée du 28 mai, nos pilotes ont livré quinze combats aux avions allemands, dont deux ont été abattus. Un fokker a été descendu près de Reims ; nos auto-canons ont abattu deux appareils allemands sur la rive gauche de la Meuse. Le 1^{er} juin, un groupe d'avions allemands a lancé plusieurs bombes sur la ville ouverte de Bar-le-Duc ; dix-huit personnes

de la population civile ont été tuées dont deux femmes et quatre enfants ; il y a eu vingt-cinq blessés. Un aviatik a été contraint par un de nos avions d'atterrir près de Toul : les deux aviateurs ennemis ont été faits prisonniers.

L'aviateur Gilbert a réussi cette fois à s'évader de Suisse où il était interné.

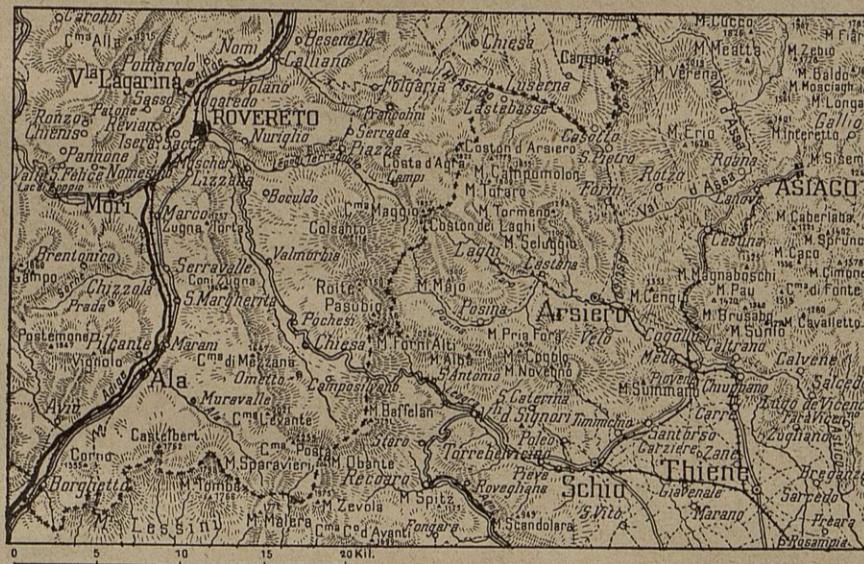
LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Aux deux ailes de l'offensive autrichienne, dans la zone de l'Adige et dans la zone de la Brenta, les Italiens, à la date du 31 mai, résistaient à tous les efforts de l'ennemi. A leur aile gauche, ils tenaient solidement la position de Coni Zugna ; à leur aile droite, ils se repliaient stratégiquement, contenant l'avance ennemie.

C'est au centre que la situation était moins bonne. Les Autrichiens attaquaient là les défenses de la ligne principale italienne, Asiago et Arsiero. Le 24 mai, ils étaient arrivés à six ou sept kilomètres de ces points importants ; ils avaient enlevé tout le massif entre l'Astico et le val d'Assa avec les positions du mont Verena et du Campolongo. Le 29 mai, la pression des Autrichiens se faisait très forte sur Asiago ; à l'ouest, la ville de Roana avait été prise, le val d'Assa dépassé et la route d'Arsiero coupée à Canove. Au nord, les Autrichiens avaient le mont Mosciagh et le mont Interetto.

La ville d'Arsiero était serrée de près à la même date et les communiqués autrichiens annonçaient, le 31 mai, que les deux villes étaient tombées entre leurs mains. Cependant les Italiens déclaraient qu'une colonne autrichienne avait été battue au sud-est d'Arsiero et rejetée de l'autre côté de la Posina.

Nos alliés étaient pleins de confiance dans le résultat final.



LE CENTRE DE L'OFFENSIVE AUTRICHIENNE

LE BOIS DE LA CAILLETTE

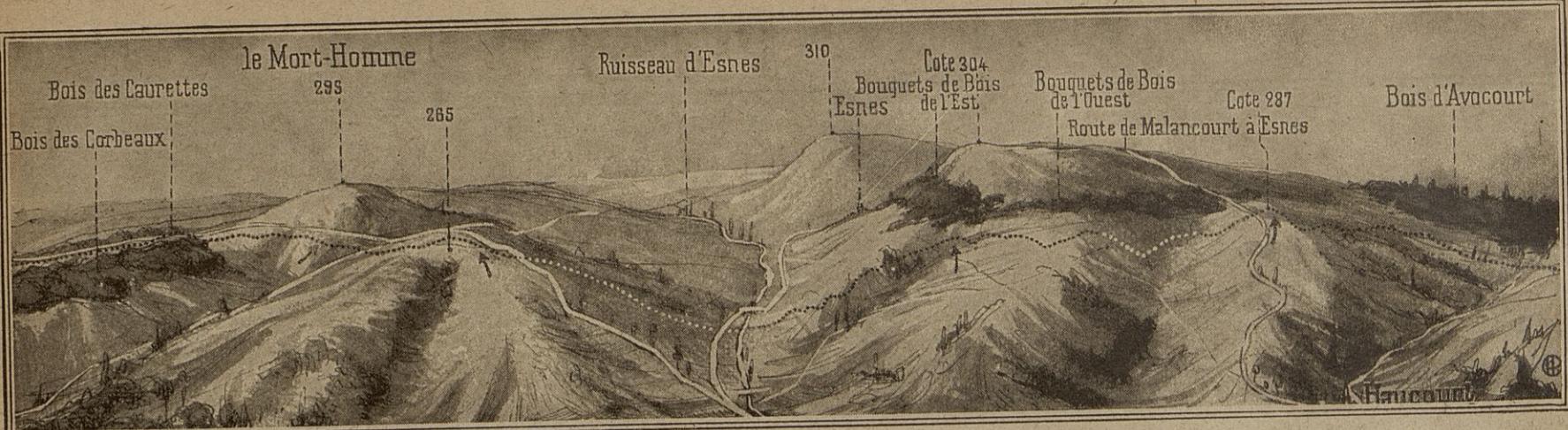


C'est du bois de la Caillette que partit l'attaque du 22 mai qui permit à nos troupes de pénétrer dans le fort de Douaumont, dont on voit là silhouette à l'horizon de la photographie du haut de la page. Dans les médaillons : à gauche, des poilus devant le poste d'électricité qui alimentait le fort ; à droite, le cadavre d'un feldwebel allemand. En bas le fond du ravin.

DANS LA RÉGION DU MORT-HOMME



L'effort allemand s'est porté principalement en ces dernières semaines, sur la rive gauche de la Meuse ; il avait pour but de nous déloger de nos positions du Mort-Homme et de la cote 304. Toute cette région a été le théâtre de sanglants combats. Par une vigoureuse contre-attaque nos soldats ont enlevé plusieurs tranchées allemandes. Voici dans quel état les avaient mises notre préparation d'artillerie.



Panorama du terrain de la bataille sur la rive gauche de la Meuse, vu de Béthincourt, du côté de l'attaque allemande.

LA BATAILLE DE VERDUN⁽¹⁾

par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major

LES FLUCTUATIONS DE LA LUTTE

Avril 1916

Déjà dans la seconde quinzaine de mars, on avait vu les attaques faiblir ; elles n'étaient plus menées comme au début avec la brutalité teutonique qui excluait toute prudence et poussait l'assaut avec une rage déconcertante. Incontestablement l'attaque mollassait, mais elle persistait et l'ennemi avait encore des soubresauts.

Nous allons alors assister durant tout le mois d'avril à une série de reprises succédant à des périodes de repos plus ou moins longues. Ces reprises se feront sur tout le front. Les attaques se manifesteront sur les deux rives de la Meuse, mais elles seront décousues, et ne répondront plus à une idée générale, à un plan établi. Ce seront des attaques locales, partielles, qui ne viseront qu'à occuper certains points avancés, quelques-unes de nos tranchées de première ligne. L'ennemi s'acharnera particulièrement sur deux points : sur la rive gauche, le *Mort-Homme* ; sur la rive droite, le village et le ravin de *Vaux*. Evidemment, la possession de ces deux positions améliorerait sa situation tactique ; aussi essaiera-t-il d'une façon rageuse à les enlever de haute lutte ; il ne pourra les posséder ni s'y établir définitivement.

Depuis l'insuccès devant Verdun du 26 février, le grand état-major allemand s'est efforcé de répandre le bruit d'une conception particulièrement curieuse de l'attaque : « Ce n'est point une grande bataille que nous avons voulu livrer devant le camp retranché français, s'est écrié le généralissime allemand, ce serait du reste illogique ; non, c'est le siège de la forteresse que nous avons entrepris, pour en chasser les Français et nous servir par la suite de cette position comme point d'appui pour les opérations futures. » — « Il en résulte naturellement que le siège d'un camp retranché étant forcément long, pénible, les opérations militaires se prolongent devant Verdun !!! »

» militaires se protégeant dans *Reulin*... Comme si le siège d'une place forte peut être envisagé sérieusement quand on l'attaque sur le tiers à peine de sa circonférence ; quand sur un front où se livrent les combats, 40 kilomètres environ, il reste encore sur l'autre partie près de 65 kilomètres de libres ; quand les troupes de la défense restent en communication constante avec l'intérieur du pays et reçoivent renforts, soutiens, ravitaillements, munitions, et peuvent évacuer tous leurs blessés.

Mauvaise raison que d'expliquer ainsi l'échec subi devant Verdun et vouloir calmer les angoisses du pays à qui on a annoncé la prise de Verdun comme la dernière grande victoire, la marche sur Paris, la fin de la guerre.

Nous sommes obligés pour décrire cette dernière partie des attaques de suivre, presque au jour le jour, les opérations qui vont se développer tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre ; quelquefois sur les deux rives à la fois, manifestant ainsi une reprise d'offensive qui aurait pour but l'encerclement de notre front avancé sur les Hauts-de-Meuse en face du plateau de Douaumont et de la côte du Poivre.

LA SITUATION

Au 31 Mars 1916

Au 31 mars, la ligne de notre défense serpente à peu près dans les endroits suivants : nous occupons le bois d'Avocourt, la corne sud-est sur une profondeur d'environ 300 mètres sous bois. Dans cette partie, nous tenons un point important enlevé à l'ennemi et désigné sous le nom de « Réduit d'Avocourt », sorte de butte de terre aménagée par la défense et qui formait point d'appui pour l'ennemi.

Notre ligne sort du bois d'Avocourt et se dirige sur le petit groupe de mai sons d'Haucourt ; elle suit le fond de vallée cotée 252. Haucourt comme Malancourt est encore en notre possession, mais ces deux villages qui forment saillant sur notre ligne se trouvent dans un creux, où pleuvent tous les gros projectiles allemands. Nous occupons ces villages avec de faibles effectifs : un bataillon à Malancourt, trois compagnies sur Haucourt. On se rend compte qu'on devra abandonner ces avancées dangereuses et d'aucune utilité pour la défense générale. Notre ligne suit alors le mamelon à l'ouest de Béthincourt, nous tenons encore ce village, il ne sera évacué par nous que le 5 avril. C'est également un saillant inutile sur notre première ligne.

De Béthincourt à la Meuse, notre ligne de tranchées a un cours très sinueux, elle épouse les gros contreforts du Mort-Homme, passe près de la cote 265, s'avance au nord de 295 (environ 200 mètres au Nord), revient vers la route de Béthincourt à Cumières, qu'elle suit jusqu'aux pentes, s'inclinant sur le village. Nous occupons Cumières, mais les Allemands sont dans les bois des Corbeaux et de Cumières au Nord.

Dans la vallée, encore inondée, nous tenons jusqu'à la Meuse, direction du bac de Champ.

Sur la rive droite, nos tranchées de première ligne se dressent au nord de Vacherauville (la côte du Talou, battue par les feux des deux artilleries, n'est pas occupée sérieusement), elles suivent les hauteurs de la côte du Poivre (342), passent près de la ferme de Haudromont, dans les bois à l'Est, cote 255, bois Chauffour et viennent alors atteindre le plateau de Douaumont. Les Allemands occupent le village et le fort de Douaumont qui du reste n'est plus qu'un amas de terre. Ils ne peuvent en déboucher, nous sommes à 200 mètres à peine de la ligne de leurs tranchées. Vers l'Est, nous tenons les ravins de Vaux et une grosse partie du village. Les Allemands occupent la partie est. L'éperon et le fort de Vaux sont en notre possession et y resteront. La ligne descend alors dans la plaine vers Flix et Moulainville.

ne vers Eix et Moulinville. Telle est la situation au commencement d'avril, époque à laquelle l'ennemi va produire de nouvelles attaques sur notre front, et essayer d'améliorer sa situation frontale sans pouvoir espérer en aucune façon un résultat décisif, qu'il ne saurait pour le moment, du reste, chercher dans une attaque à grande envergure.

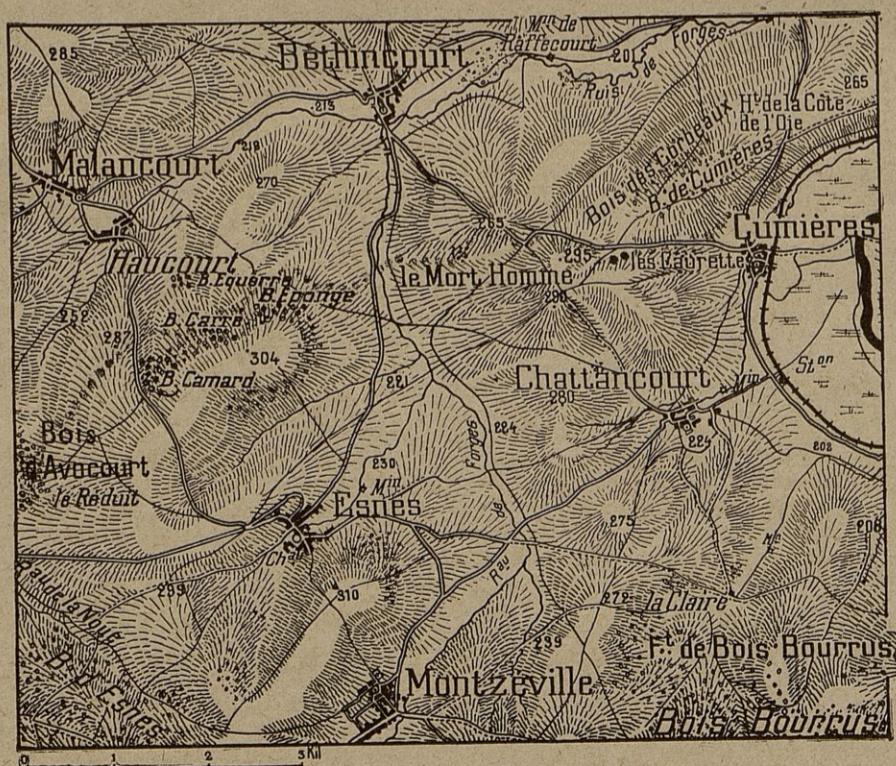
LES NOUVELLES ATTAQUES

Le 1^{er} avril, on signale un redoublement de bombardement : à l'Ouest, sur le secteur Avocourt-Haucourt ; à l'Est, sur le secteur Vaux-Damloup. L'ennemi masse ses troupes pour une reprise des opérations.

A la faveur de la nuit (l'action se développe vers les onze heures pour se continuer jusqu'au matin), il prononce sur ces deux secteurs une attaque violente.

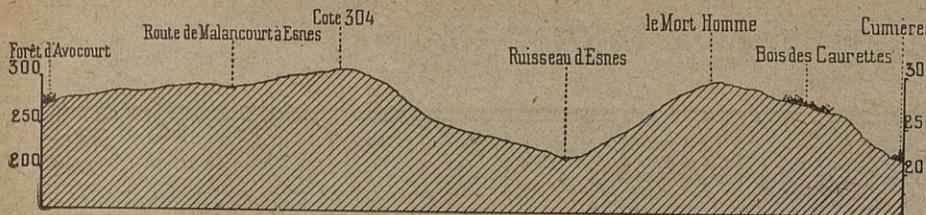
Fait nouveau, il lance ses vagues d'assaut sur la position en les faisant soutenir et suivre immédiatement par de petites colonnes (colonne par quatre) qui marchent dans le sillage de l'assaut même. Il réussit par ce procédé à produire un gros effort et à conserver le terrain enlevé. Ses pertes en hommes sont en revanche très sensibles.

Dans le secteur est, son attaque a été heureuse ; il a pénétré dans Vaux qui était défendu par nous depuis un mois et demi ; il a enlevé le village et s'est avancé jusqu'à la grande mare vers l'Ouest ; bien plus il a abordé le bois de la Caillette. C'est une avancée dangereuse pour nous ; nous ne saurions la laisser s'effrayer.



LA RÉGION DE LA COTE 304 ET DU MORT-HOMME

(1) Voir les N°s 73, 74 et 78 du *Pays de France*



Profil du bois d'Avocourt à Cumières par la cote 304 et le Mort-Homme

Le 2 avril, la contre-offensive française reprend la partie du village de Vaux perdue la veille ; elle rejette hors du bois de la Caillette les Allemands et enraye définitivement sur ce côté l'avance ennemie.

Dans le secteur ouest, le commandement français estimant que l'on doit procéder à une régularisation du front, fait évacuer la rive nord du ruisseau de Forges, fait reporter en arrière durant la nuit notre ligne de défense et s'éloigne du front Haucourt-Béthincourt. L'ennemi devant ce recul s'avancera en confiance sur le terrain dénudé et le lendemain sera pris sous le feu d'une artillerie active qui lui fera subir de lourdes pertes.

Une accalmie succède à ces opérations des 1-2-3 avril.

Le 3 avril, reprise des attaques sur les mêmes points ; l'ennemi ne pourra déboucher d'Haucourt ; il n'aura aucun succès dans la direction de la cote 265 sur la route de Béthincourt à Cumières, mais il prononce une action énergique vers la cote 287. On sent l'amorce d'une opération future dans l'Ouest.

Sur le front de la rive droite de la Meuse, après un violent bombardement de nos positions de la côte du Poivre et des ravins à l'ouest de Douaumont, l'ennemi subit un échec lors de sa tentative du 5 avril pour occuper les points signalés ; notre situation de ce côté reste intangible et il ne peut la modifier en quoi que ce soit.

Il semble dès lors que s'étant rendu compte de la difficulté de nous repousser sur la rive droite, l'ennemi va tenter un supreme et dernier effort sur la rive gauche, pour occuper la position si longtemps convoitée du Mort-Homme, et prendre alors de flanc nos lignes de défense de Vacherauville et de la côte du Poivre. Il va chercher par une action convergente à faire tomber le Mort-Homme en l'attaquant plus à l'Ouest.

C'est la période des 8-9-10-11 avril, durant laquelle il s'efforcera à reprendre

pied sur les hauteurs 295. Il n'y réussira point.

La nouvelle phase des opérations qui va alors s'ouvrir semble être caractérisée par un but unique : obtenir sur la rive gauche un succès pour, en s'appuyant sur les nouvelles positions conquises, faire tomber celles occupées par nous sur la rive droite.

Les effectifs mis en avant par l'ennemi présentent environ la valeur de deux corps d'armée :

Une division et demie sur Avocourt-Béthincourt ; une brigade sur la lisière nord-est du bois d'Avocourt ; deux divisions sur le Mort-Homme et Cumières.

L'infiltration de quelques détachements entre Cumières et la Meuse laisse supposer que les Allemands cherchent à renouer leurs communications entre les deux rives sous le feu même de la défense.

L'attaque se produit le 8 avril dès le matin ; l'assaut des diverses colonnes sur les points qui leur étaient assignés s'effectue d'une façon convergente ; elle est menée avec vigueur ; on ne retrouve cependant plus cette poussée brutale du début ; l'attaque est moins mordante...

Le 9 avril, continuation des attaques sur les mêmes points ; de même, le 10 avril, mais alors sur le front est se déclanche une offensive sur Vaux et Douaumont qui laisse croire un moment à un engagement général sur tout le front. Ces attaques sont précédées de bombardements intenses avec projection de liquides inflammables, de gaz asphyxiants ; bref avec tous les symptômes remarqués lors des assauts fureux du début.

L'ennemi n'a pu obtenir que de très minces succès sur le front ouest vers la cote 287, peu en face du Mort-Homme 295, que nous tenons toujours ; aucun vers Vaux et Douaumont. Nous avons maintenu partout nos positions et notre front défensif n'a pas été entamé.

A ce propos quelques polémiques soulevées maladroitement dans une certaine presse, critiquent notre situation défensive qu'elles signalent comme un état passif dans lequel nous nous bornons à repousser les attaques sans songer à prendre l'initiative d'un mouvement en avant malgré le faiblissement marqué chez l'adversaire. Contentons-nous dans la présente circonstance de signaler les faits, de décrire les opérations, et abstenez-vous scrupuleusement de proférer des critiques, voire même des observations. Quand une nation a remis entre les mains d'un généralissime le supreme espoir de ses destinées, on doit s'incliner devant celui qui est chargé de la lourde tâche de cette dure besogne et faire confiance au chef et à l'armée, qui luttent pour la vie du pays.

A la période active des 8-9-10 avril succède une période de repos et d'accalmie, les 11-12-13-14-15 du même mois. Les pertes subies par l'ennemi ont été sensibles, il faut refaire des unités, on doit réapprovisionner les batteries.

Aussi en vue d'un nouvel et prochain effort, l'ennemi prend quelque repos. Le 16 avril, un bombardement intense de nos positions de première ligne sur le Mort-Homme-Cumières laisse un instant l'impression d'une prochaine attaque sur ces points, mais c'est sur la rive droite que cette fois l'assaut va être tenté : c'est sur la côte du Poivre (cote 342), le bois Chauffour, le plateau de Douaumont.

C'est le jeu de bascule qui recommence ; après l'attaque sur la rive gauche, l'attaque sur la rive droite ; après les assauts infructueux des 8-9-10 avril, les assauts des 16-17 sur les Hauts-de-Meuse. Vers quatorze heures, deux divisions allemandes lancent leurs vagues sur les positions de la rive droite ; elles sont repoussées et viennent se briser devant nos tranchées de première ligne ; seuls quelques saillants du bois Chauffour ont pu être occupés par l'ennemi.

Particularité très intéressante à signaler dans cette attaque du 16 avril, c'est que l'assaut mené par des effectifs d'environ deux divisions était en réalité formé par les effectifs appartenant à cinq divisions différentes et réunies pour cette opération. Indice frappant de la faiblesse des unités engagées et constatation indéniable de l'affaiblissement des moyens employés par l'ennemi dans l'attaque.

Une nouvelle période d'accalmie succède aux opérations sur la rive droite tentées les 16 et 17 avril. Les 18-19-20, l'ennemi se contente de bombarder copieusement nos lignes. Le 21, il déclenche une attaque légère et poussée sans conviction sur les deux rives à la fois, à l'Ouest, sur le Mort-Homme et le bois des Caurettes ; à l'Est, sur Vaux et l'étang de Vaux ; il est repoussé sur les deux théâtres de l'action.

Nouvelle période d'accalmie les 22-23. Nouvelles attaques le 24 sur le Mort-Homme et Cumières.

La fin du mois d'avril voit revenir les opérations de l'ennemi sur la partie ouest du terrain, vers Avocourt, la cote 287, la cote 304. Il semble que l'effort qu'il cherche à faire à cette époque vers cette partie doit lui être dicté par le besoin d'occuper le plateau de la cote 304, par lequel il prendrait à revers la position du Mort-Homme devant laquelle depuis deux mois il s'use inutilement.

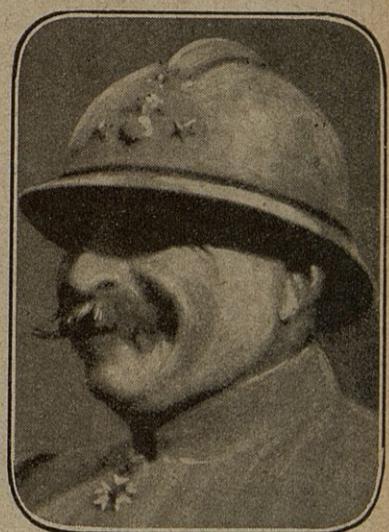
Bombardement intense du front Avocourt-Cumières. Deux attaques convergentes sur le mamelon 304, l'ennemi cherche à s'infiltrer à l'est du mamelon en contournant l'éperon par la vallée du ruisseau d'Esnes ; il s'attaque aux petits bois qui entourent l'éperon et s'acharne des deux côtés à la fois vers le bois de la cote 287 à l'Ouest, vers celui des pentes nord-est sur le ruisseau. Ses assauts restent infructueux, ses pertes sont formidables ; il ne peut le nier — les prisonniers le déclarent sur place, à peine capturés —. Le 64^e régiment d'infanterie laisse dans sa marche près de la moitié de ses effectifs sur le terrain ; le 5^e bataillon de chasseurs de réserve, lui, a vu tomber les deux tiers de son effectif. Le XVIII^e Corps qui a engagé devant Cumières une division et demie a laissé sur le terrain près de 6.000 hommes. Le III^e Corps, reconstitué après Douaumont, ramené sur la rive gauche et qui a tenté l'assaut du Mort-Homme, a subi les mêmes pertes.

Les attaques ont été partout repoussées et partout l'ennemi a couvert le sol de ses cadavres ; en vain il s'efforce à prendre pied sur certaines positions qui lui semblent nécessaires pour essayer d'encercler notre front de défense devant Verdun ; en vain il poussera ses attaques sur le front ouest, vers la cote 304 pour déborder le Mort-Homme, et tourner notre aile gauche, il n'y parviendra pas durant tout le mois d'avril.

Et dans les derniers jours du mois, les Allemands semblent vouloir porter leurs attaques sur d'autres parties du front. Au Nord, l'armée du duc de Wurtemberg est aux prises avec les forces britanniques depuis Saint-Eloï jusqu'au sud-est d'Ypres ; les combats assez violents sont engagés. Plus au Sud, l'armée du kronprinz de Bavière attaque entre Armentières et Lens ; après un léger succès au nord-est de Loos, elle est repoussée par les brigades irlandaises. Sur l'Aisne, la septième armée allemande nous attaque sur le plateau du Soissonnais tandis que de notre côté nous avons une action heureuse à l'est de ce plateau.

On avait pu croire que ces offensives locales avaient pour but de produire une diversion, de fixer nos troupes et celles de nos alliés pour les empêcher d'aller au secours de Verdun. Mais les événements devaient montrer plus tard que ce n'était là pour les Allemands qu'une façon de masquer le déplacement de divisions empruntées à leurs armées du nord-ouest et qui allaient, à leur tour, être jetées dans la fournaise.

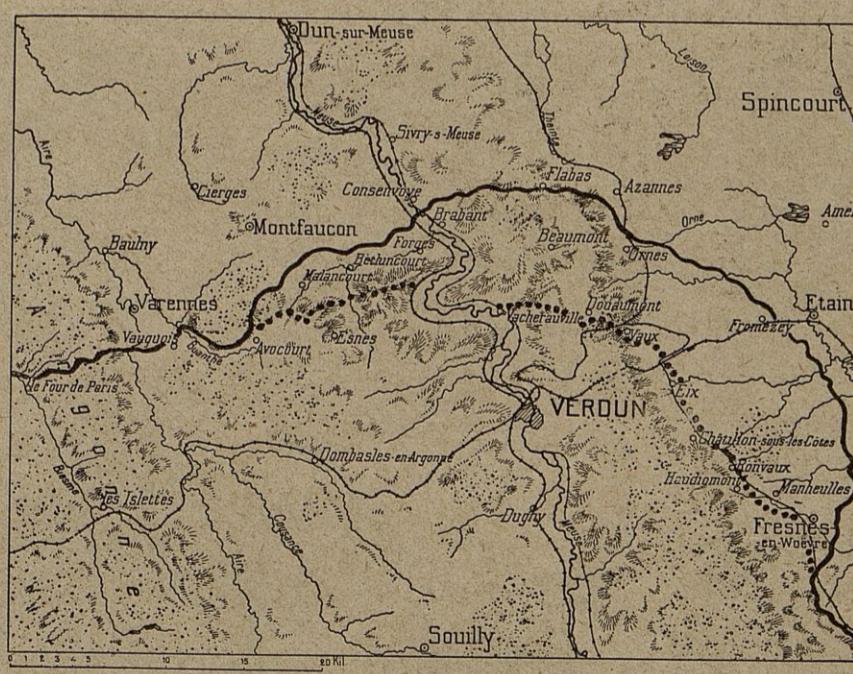
En effet, après les jours d'accalmie, nécessaires pour reconstituer ses unités si éprouvées, l'ennemi reprendra la série d'attaques nouvelles ; mais ces attaques sont indépendantes de la bataille générale engagée le 20 février 1916 ; celle-ci est terminée en principe et le kronprinz l'a perdue dès l'arrêt de sa ruée brutale du début. Il cherchera maintenant à tourner la position qu'il n'a pu enlever de front ; il l'attaquera surtout par l'ouest, faisant ses efforts pour nous déloger de nos positions sur la rive gauche de la Meuse. C'est un autre plan que suivra avec son obstination coutumié l'état-major général allemand ; il y perdra le meilleur de ses troupes et y engagera le plus gros de ses réserves. Mais nos vaillants résisteront à tous les assauts se ralliant au cri lancé par leur chef : « Courage, on les aura ! »



GÉNÉRAL GUILLAUMAT



GÉNÉRAL BALFOURIER



LE GAIN DES ALLEMANDS APRÈS HUIT MOIS DE COMBATS

SUR LES PENTES DE LA COTE 304



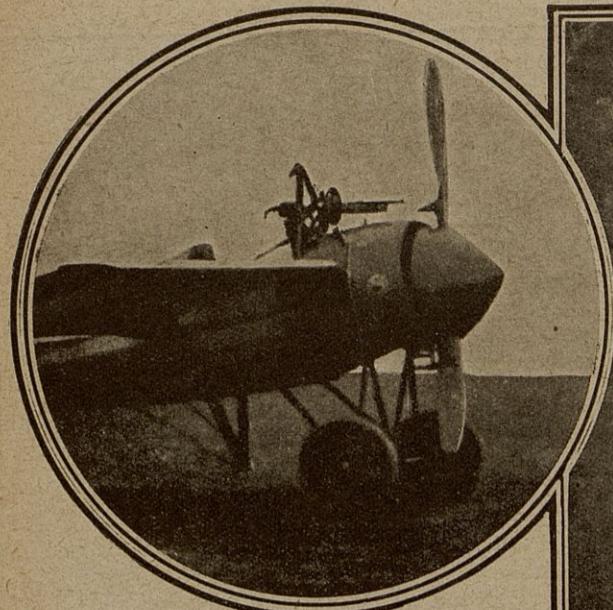
La bataille fait rage autour de la fameuse cote 304, cette croupe qui s'élève à l'ouest du Mort-Homme et sur laquelle s'acharnent les Allemands. Cette photographie, prise au moment où se déclenchait une attaque ennemie, montre le bouleversement produit par l'éclatement des grosses marmites sur les pentes de la cote ; et cependant nos poilus tiennent dans leur tranchée, dont les réseaux de fils de fer ont été détruits, dont les parapets ont été nivélés.

SUR LES PENTES DE LA COTE 304

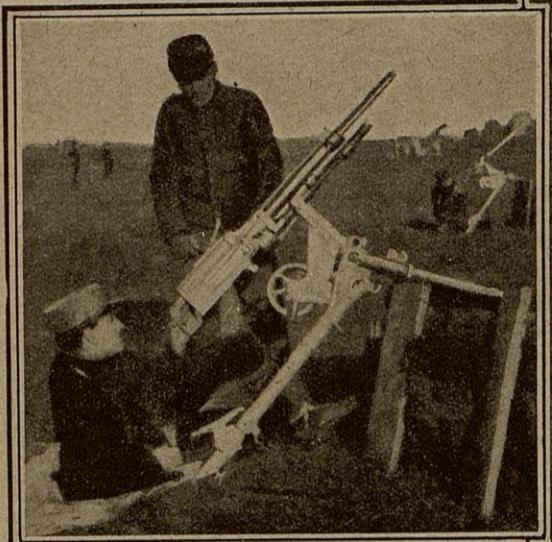


Sur le versant sud de la cote 304, les Allemands ont vainement essayé de progresser ; leurs assauts ont été repoussés ; ils ont dû reculer, laissant des morts sur le terrain. Au milieu du chaos produit par les obus, un cadavre allemand est resté à genoux, la face sur les pierres. Dans le ciel, la fumée des éclatements des gros projectiles.

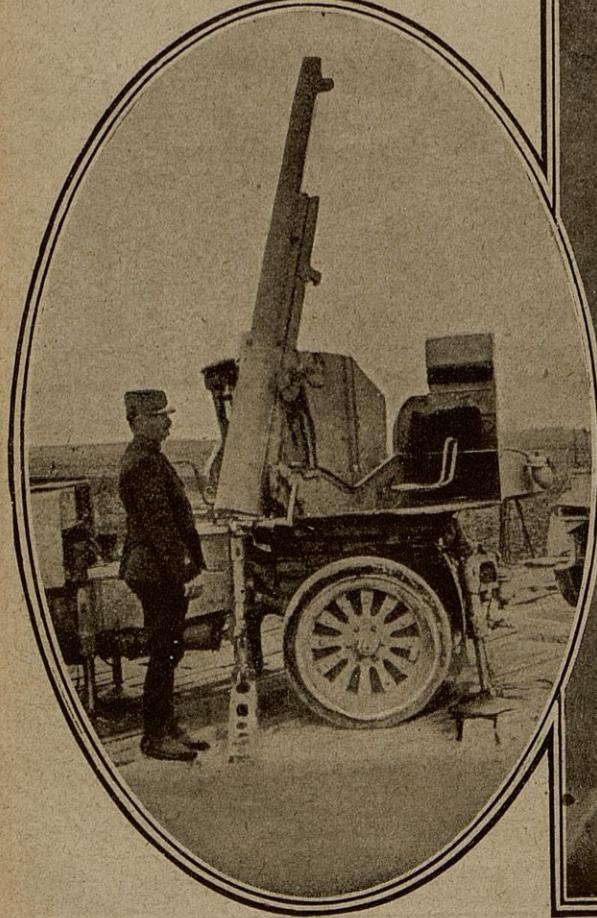
ÉPISODE ÉMOUVANT DE LA GUERRE AÉRIENNE



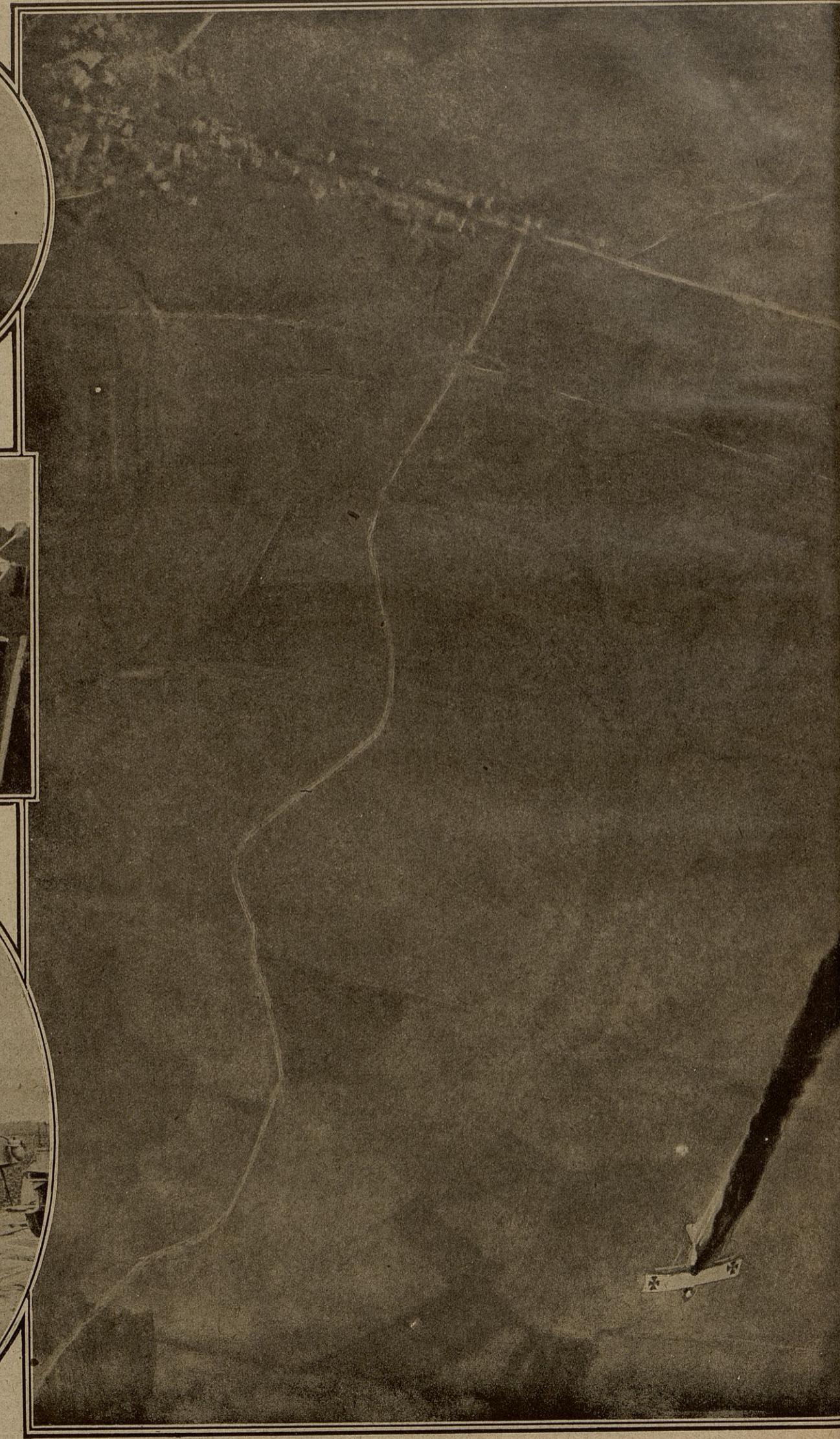
MITRAILLEUSE TIRANT A TRAVERS L'HÉLICE



MITRAILLEUSE CONTRE AVIONS



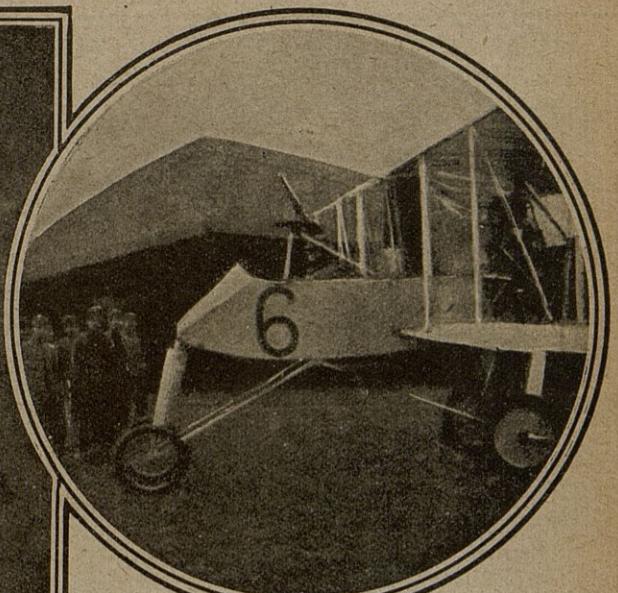
AUTO-CANON CONTRE AÉRONEFS



Les prouesses de nos aviateurs ne se comptent plus : gares et canonnements ennemis bombardés viatiks et fockers abattus, incursions heureuses dans les lignes allemandes, chaque jour les communiqués officiels enregistrent de nouveaux exploits. Nous donnons ici une sensationnelle photographie n récent combat aérien : un appareil allemand est abattu par un de nos avions de chasse ; tandis qu'il descendait en flammes dans nos lignes, un de nos aviateurs qui survolait ce combat, a eu le sang-froid de photographier la scène.



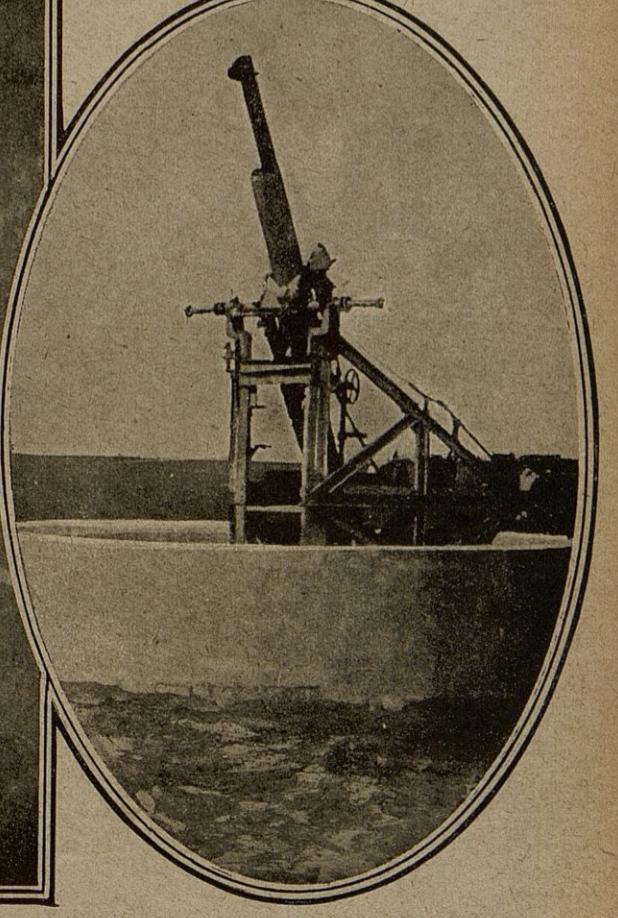
CANON DE 75 MONTÉ POUR LE TIR AÉRIEN



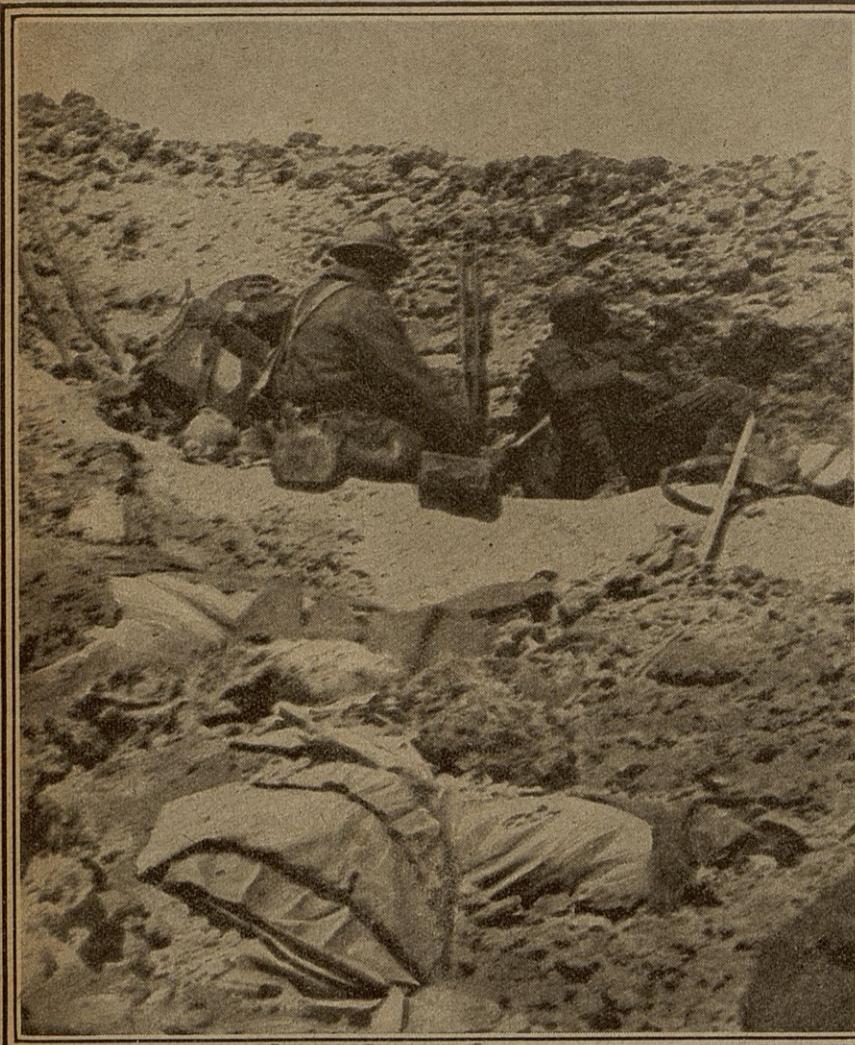
MITRAILLEUSE SUR BIPLAN



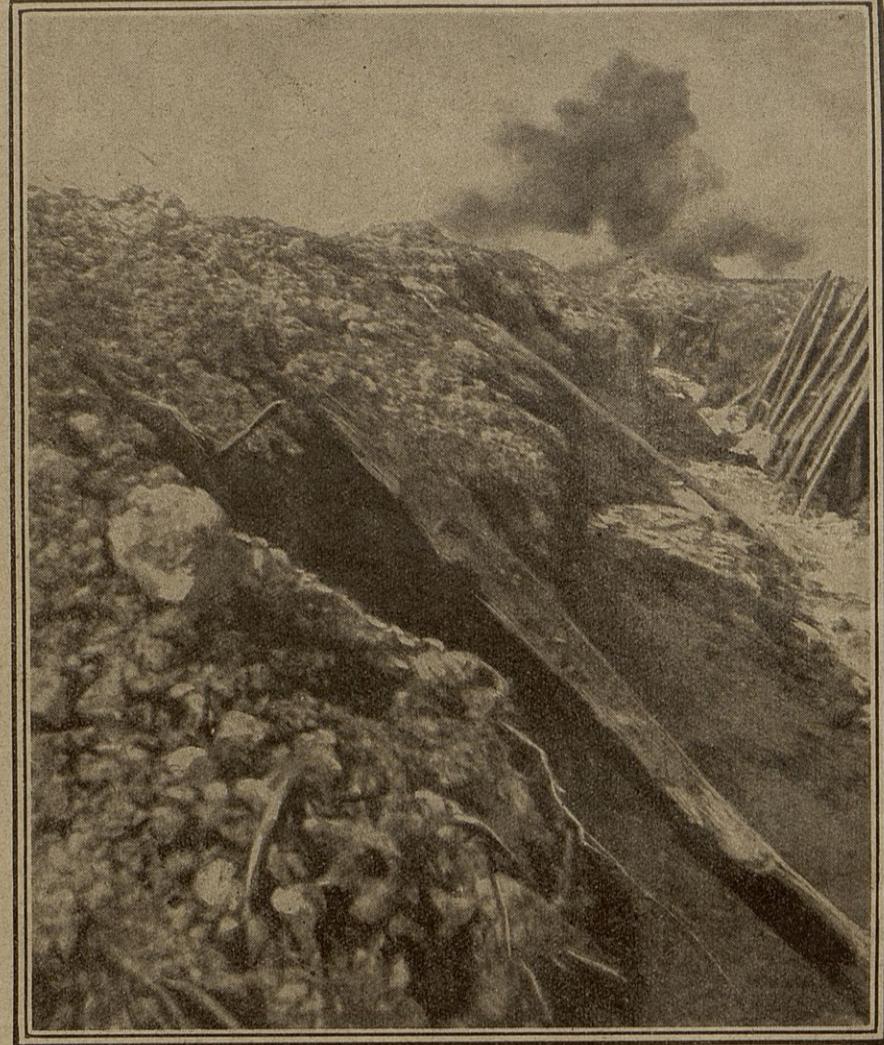
UN DE NOS AVIONS-CANON



ENTRE LA COTE 304 ET LE MORT-HOMME



Nos poilus se sont installés dans un petit poste enlevé aux Boches.



Une tranchée bouleversée par l'éclatement des gros projectiles.



Ne pouvant enlever de front nos positions de la cote 304, les Allemands les ont attaquées des deux côtés, à l'ouest vers le bois d'Avocourt et à l'est vers le Mort-Homme. Un ouragan de fer s'est abattu sur les pentes dont l'ennemi ne parvenait pas à nous déloger. Voici une de nos tranchées à l'est de la cote; un obus de 380 vient d'éclater; à droite, les échelles pour sortir de la tranchée.

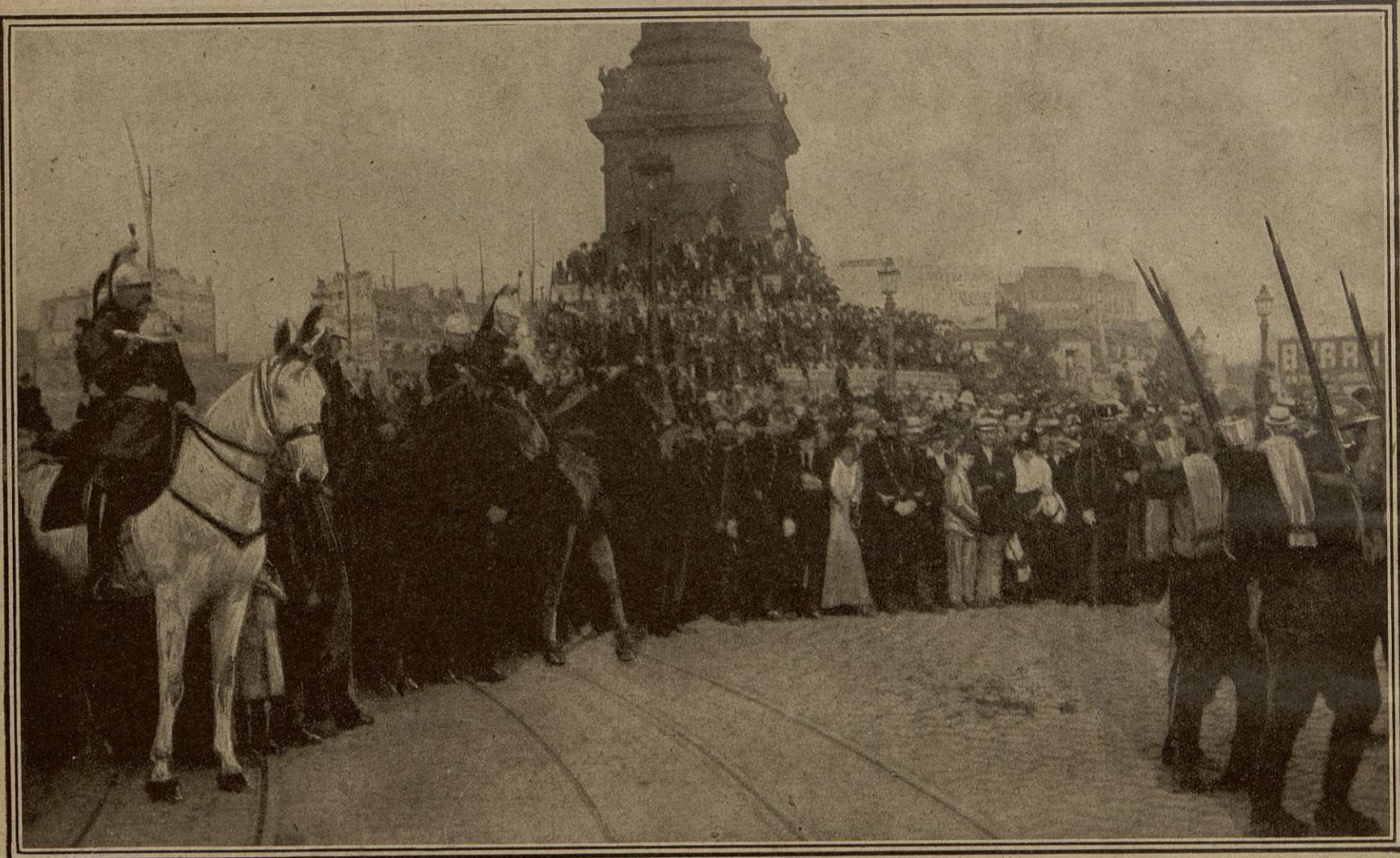
LES OBSÈQUES DU GÉNÉRAL GALLIENI



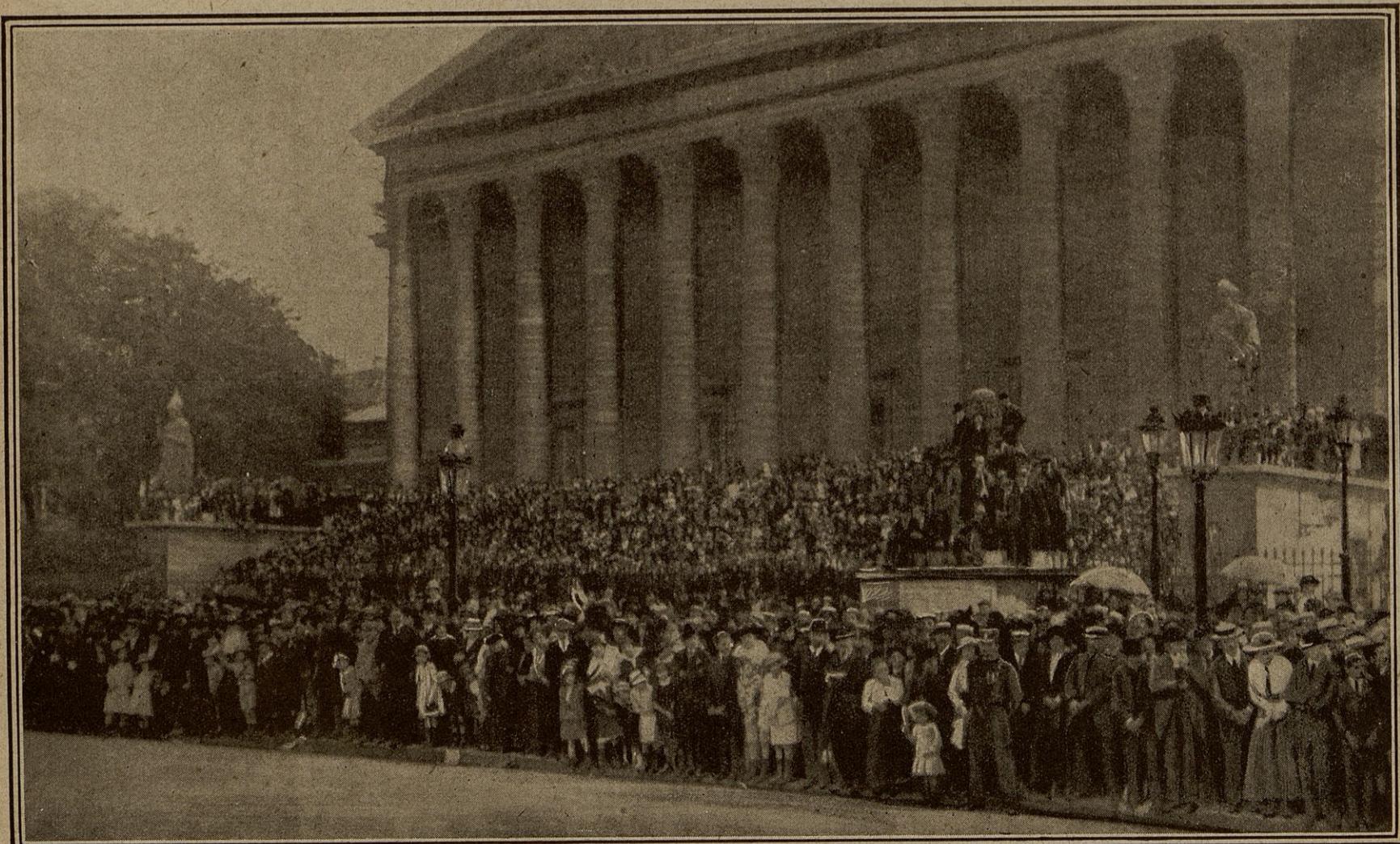
Le cortège funèbre sur l'esplanade des Invalides. Le cercueil est placé sur une prolonge d'artillerie. Dans le médaillon, le président de la République et le prince de Monaco

Paris a fait, le 1^{er} juin, d'imposantes funérailles à son glorieux sauveur : une foule immense se pressait, recueillie, sur tout le parcours qu'a suivi le cortège depuis les Invalides jusqu'à la gare de Lyon. Place de l'Hôtel-de-Ville le char funèbre s'est arrêté devant le Palais municipal et les troupes ont défilé devant le cercueil de celui qui les mena à la victoire ; au passage chaque drapeau s'inclinait en un dernier hommage. C'est cette scène émouvante que représente notre photographie.

L'HOMMAGE DU PEUPLE DE PARIS

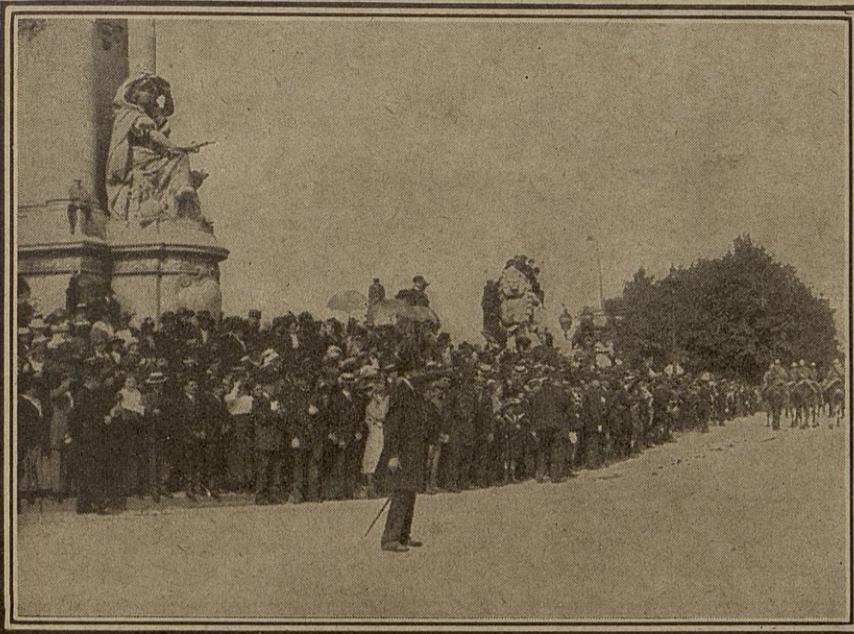


Sur la place de la Bastille, au pied du monument élevé à ceux qui moururent pour la liberté, une foule énorme s'entasse, la population laborieuse du faubourg est venue rendre le supreme hommage au chef qui compta sur elle aux jours angoissants du mois de septembre 1914 et qui porta le coup décisif à l'envahisseur.

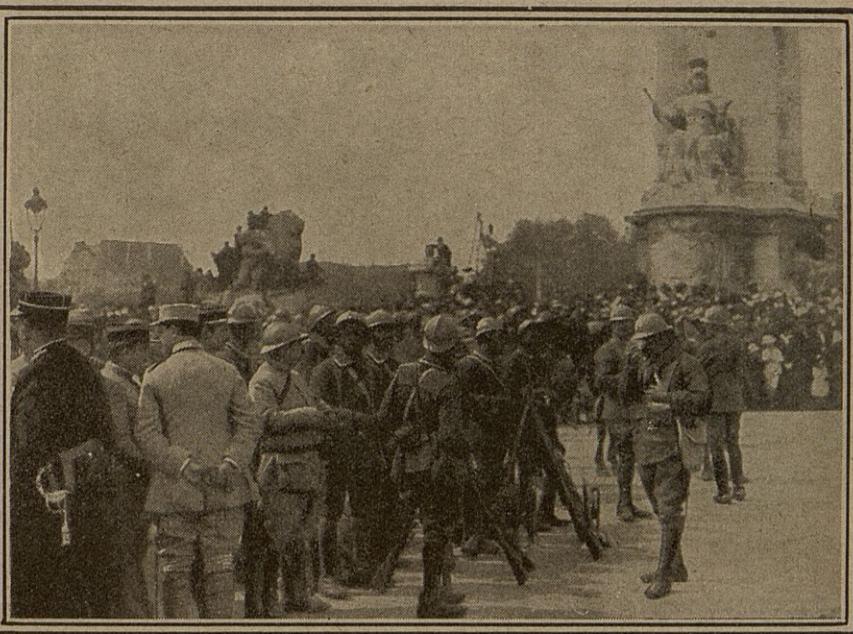


Les trottoirs du quai d'Orsay et du boulevard Saint-Germain sont couverts d'une foule recueillie; on se presse aux fenêtres des maisons de l'aristocratique quartier; les marches de la Chambre des députés et le terre-plein du pont de la Concorde sont noirs de monde et lorsque passe le cortège funèbre c'est un silence ému qui s'étend sur cette multitude.

LES OBSÈQUES DU GÉNÉRAL GALLIENI



A l'angle du pont Alexandre-III et du quai d'Orsay la foule est énorme : cependant pour la contenir on n'a établi qu'un service d'ordre très restreint.



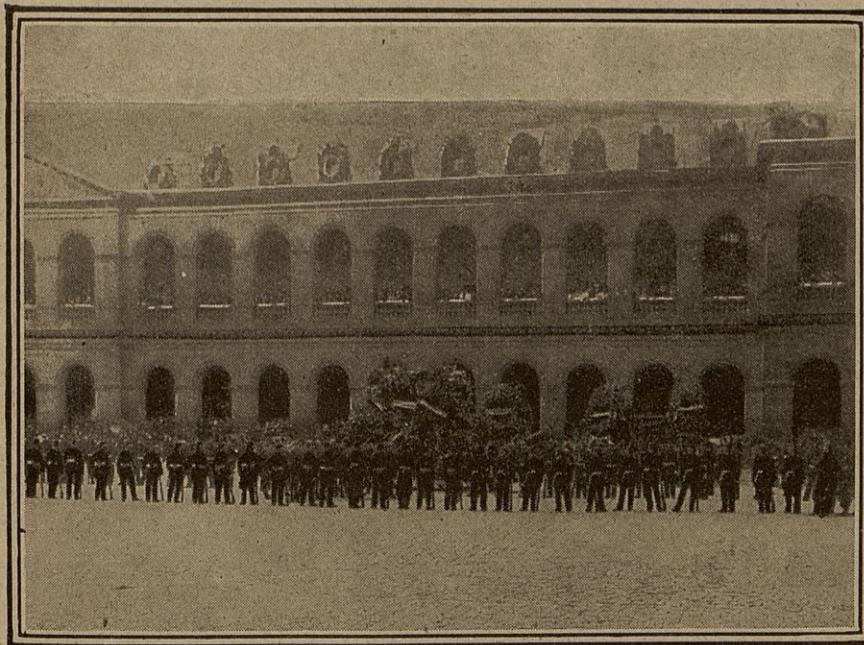
Les troupes noires, qui vont escorter la dépouille mortelle de leur ancien chef, attendent près du pont Alexandre-III le départ du cortège funèbre.



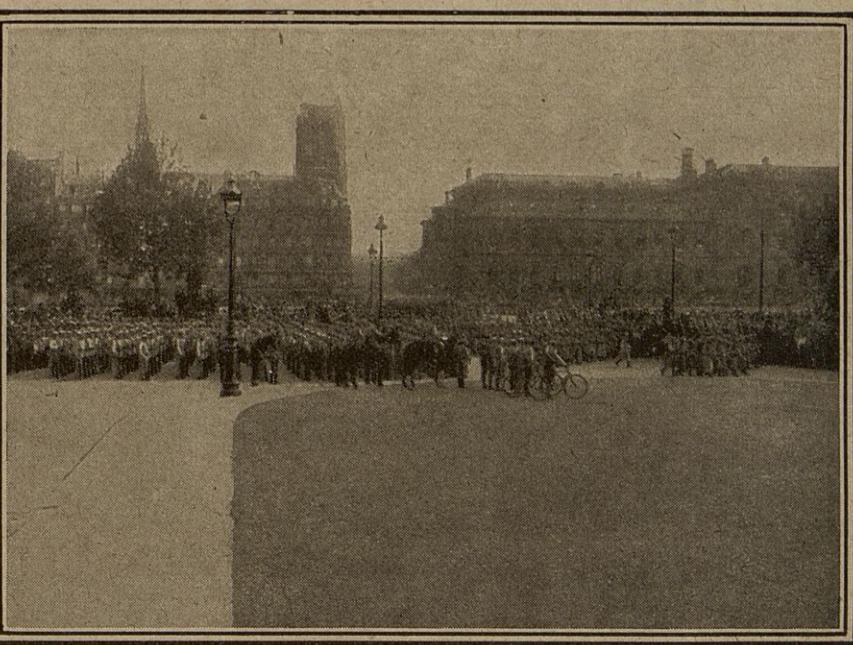
Le cheval de bataille du général Gallieni, recouvert d'une draperie noire bordée d'argent, est conduit en main derrière le cercueil par l'ordonnance de son maître.



En tête des membres du gouvernement M. Aristide Briand entre les présidents du Sénat et de la Chambre ; on distingue les uniformes du général Roques et de l'amiral Lacaze.



De magnifiques couronnes ont été envoyées ; il a fallu plusieurs chars pour les transporter ; les voici dans la cour des Invalides au moment du départ.

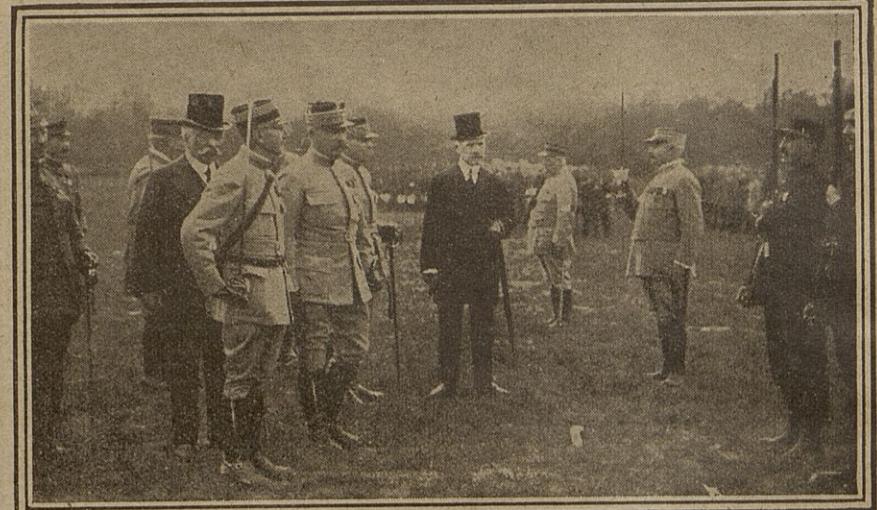


Sur la place de l'Hôtel-de-Ville les troupes se massent, puis défilent devant le cercueil de leur chef ; la foule ne peut retenir ses acclamations pour tous ces vaillants.

LA REVUE DE NOS FUTURS SOLDATS



Le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, accompagné de MM. Lattès, Hellot et du général Parreau, arrive à Vincennes.



Le général Dubail passe la revue des jeunes gens des Sociétés de préparation militaire, massés sur le champ de courses.



Les colonnes d'infanterie, après que le gouverneur militaire de Paris eut terminé son inspection, défilèrent devant les tribunes dans une tenue parfaite. Les spectateurs ne ménagèrent pas les applaudissements à nos futurs soldats.



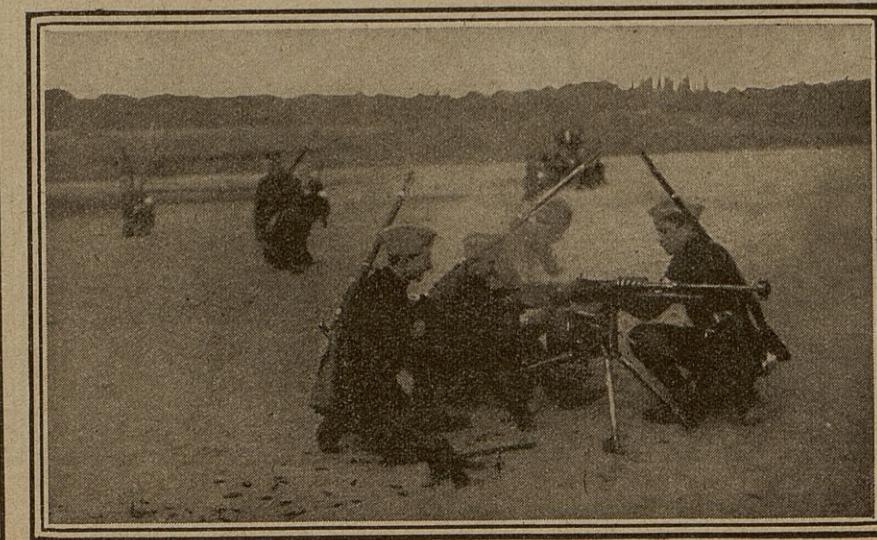
Les jeunes cavaliers, dans un défilé irréprochable, montrèrent qu'ils avaient profité des leçons de leurs dévoués instructeurs.



Des nombreux exercices auxquels se livrèrent les jeunes gens, l'un des plus goûts du public fut l'exercice à la baïonnette.



La mise en batterie et le tir de pièces de 75 et de 90 furent exécutés avec une rapidité et une précision de vieux artilleurs.



Les mitrailleurs manièrent avec beaucoup de sûreté les terribles engins qui fauchent les bataillons au rythme de leur tacata.

LA GUERRE DE JACQUES

PAR
MARC ELDER

V
CONVALESCENCE

Jacques fut soigné à Paris, dans un hôpital de la Croix-Rouge par de belles dames tout en blanc, dont les cheveux mêmes étaient couverts d'un mouchoir noué, les pointes hautes à la façon d'un hennin. On ne voyait que leurs mains et leur visage par-dessus cette blancheur, et c'est dans leurs traits et leurs yeux seulement que se concentraient tout entières ces femmes qui semblaient avoir perdu leur corps.

Jacques se montra docile, par galanterie, à toute ordonnance et aux lavages réitérés. Parfois cependant, la plissure ironique apparut aux coins de ses lèvres, soit qu'on lui passât le thermomètre ou qu'on le débarbouillât ; et il disait avec indulgence :

— Tout ça, c'est ben pour vous amuser, car j'ai ren dans l'dos, sauf vot'respect, et, pour la figure, c'est de l'eau perdue que d'la baigner tous les jours !

A l'en croire, sa guérison fut un miracle, car il doute fort de la vertu des opérations et de l'aseptie. Le doigt coupé ne pouvait pas repousser, c'était entendu ; mais l'ankylose du bras, consécutive à la fracture de l'omoplate, durait trop, à son gré. Par bonheur, son voisin de lit reçut une bourrichette de poires de bergamote, si délicieuses l'hiver par leur fraîcheur juteuse et ce goût de parfum qu'elles recèlent comme un sachet ancien. Invité à partager, Jacques fut dans la joie, car il était las de l'escalope essorée. Il goba dix poires à la file, et se coucha pour se réveiller, deux heures plus tard, avec une bonne colique. Toute la nuit, il fut, comme il disait, « par les places ». Mais le lendemain son bras jouait et il le manœuvrait glorieusement devant tout le monde en répétant :

— Ah ! si on croyait l'médecin !... N'y a qu'une bonne purge pour chasser l'mauvais sang !

Malgré son désir de sortir immédiatement, il dut encore attendre quelques jours à l'hôpital. Il rôdait par les cours et les couloirs, mâchant sa pipe, et le nez aux vitres quand il pleuvait. A ceux qui le pressaient d'aller voir Paris, il répondait :

— Ben sûr, l'est plus grand qu'chez nous ; mais dix maisons ou cent mille, c'est-il pas toujours pareil ?

Il assista, avec les convalescents, à ces enterrements navrants où il n'y a, pour tout cortège, que quatre dames de la Croix-Rouge, un piquet d'agents et des soldats l'arme basse. Sur le corbillard, un drap tricolore dont le blanc est déjà maculé — il sert si souvent, n'est-ce pas ! — et, par derrière, un vieil homme, en habits du dimanche, très rouge et qui cherche à se tenir parce que le petit est tombé au champ d'honneur ; puis une femme qui sanglote, dans sa modeste cotte rustique, en secouant son chapeau suranné, le chapeau à plume de la communion de sa dernière. Jacques devenait maussade à ce spectacle, et, sous prétexte que son bras lui faisait mal, il prenait volontiers une goutte pour se remonter. Après quoi il revenait à l'attente résignée de son bulletin de sortie.

Quand il le tint, il se hasarda dans Paris pour la première fois, le temps de gagner une gare. Il dormit pendant tout le voyage, ne s'éveillant qu'aux stations où l'on offrait aux blessés du bouillon et des tartines. Il arriva au pays le matin et prit à grands pas la route du village. Tout de suite, il remarqua que la vigne « ne chômait point trop à tailler » et que le bois était beau.

La Jacquette faisait la lessive de quinzaine, à l'accoutumée, devant le fournil, quand Jacques parut dans la cour. Les bras lui manquèrent du coup et elle lâcha son paquet de linge.

— Comment qu'ça se fait ! dit-elle, car il n'avait point annoncé son retour.

— Ça s'fait que j'suis guéri ! répondit-il.

Et ils s'embrassèrent longuement en se tenant par les épaules. Alors elle le dévisagea et dit :

— T'as d'la mine, t'es point failli !

— Je suis comme les bonnes bêtes, fit-il, je profite au râtelier...

Puis il ajouta :

— Et les gosses ?

— Ils dorment encore...

Alors Jacques entra dans sa maison et il la reprit d'un coup d'œil : les cuivres de l'armoire luisaient, la huche, la table étaient nettes et le sol parfaitement propre ; dans l'angle, le lit nuptial dormait sous sa cretonne fumée. Il se sentit heureux et réveilla les enfants par plaisir. Le plus petit poussa des cris, mais il l'empoigna en riant et l'éleva, demi-nu, dans le jour gris de la fenêtre.

— Le coquin, dit-il, l'est comme son père, n'a pas maigri !

La Jacquette avait déjà placé le beurre près de la miche et elle invitait son homme. Il ôta sa capote et tira son couteau en posant des questions. La vache ?

Voir les N° 82, 83, 84 et 85 du *Pays de France*.

Elle l'avait vendue à la réquisition, un bon prix, 400 francs. Ah ! s'ils avaient eu un cheval ! le père Michon qu'avait touché quatre-vingt pistoles de sa jument poussive ! Restait le cochon : Papion, qui travaillait aux abattoirs, disait qu'on allait bientôt en tuer pour l'armée. Quant à la vie ? oui, elle enchaînait, mais pas trop ; même on trouvait aux usines de conserves des langues de bœuf pour dix sous...

— Et ta location ?

— Ma location, je la touche, chez l'percepteur, tous les mois. Avec les ptits, ça fait 67 fr. 50...

Jacques fit la moue et tout pensif murmura :

— Y a pas mauvais que la guerre...

— Dame point quand t'es parti, dit-elle.

— Tu vois ben qu'on en revient !
— Et Muscadin, l'est-il rev'n ? Et qu'à ct'heure sa femme touche pus sa location, parce que sn'homme est défunté !

— Elle touche pus ? fit Jacques.



— Non, elle touche pus ! On lui payait sn'homme ; n'est pus là, on lui donne ren ! Une femme, c'est-il qu'que chose pour la loi !...

Jacques se renfrogna hochant la tête et sortit. Décembre était sur la terre comme une malédiction et les sillons, noirs d'humidité, s'allongeaient jusqu'aux fossés remplis de feuilles mortes. La ramure en fusée des frênes dominait les haies rousses, les petits pommiers grimaçaient sur le ciel d'étain, et les herbes, chargées de graines, attiraient les merles affamés.

Jacques renifla l'odeur acré du sol et toisa son jardin. Il fut satisfait : la Jacquette avait paré les carrières pour l'hiver et ménagé des égouts. Il se retourna pour la féliciter ; mais elle avait déjà rejoint le chaudron de lessive qui répandait une buée fade. Il jugea inutile de la déranger et s'achemina vers sa vigne.

Le père Michon l'aperçut à ce moment et s'exclama de surprise :

— Te vl'à, mon gars !

— Faut croire... répondit Jacques.

Mais le bonhomme était tout gonflé de questions, et il fallut bien le suivre jusque chez lui, où l'on prit une bouteille. Là-dessus, la mère Michon s'en fut par le village annoncer « que le grand Jacques était revenu, gras comme un porc ». Culoiseau, qui prétendait au monopole des nouvelles, émit quelques doutes, mais courut chez les Michon. Nicoulet et le vieux Merlaut parurent après lui.

Jacques fut entouré, fêté, pressé. Les hommes interrogeaient :

— Et les Prussiens ?

— Ça s'dégringole comme des lapins ! faisait Jacques.

Et l'on trinquaient, en riant silencieusement, les yeux voilés par des visions d'hécatombe. Mais les femmes, parlant toutes à la fois, le harcelaient :

— Et mon gars ? Et not'gendre ? L'est-il pas dans ton régiment ? L'as-tu point vu à la guerre ?...

A quoi Jacques répondait en frottant son long nez :

— On s'trouve point là-bas, comme sur l'champ d'foire, dame !

Alors, les vieux rappelèrent 70, et les barbons qui avaient servi revinrent aux souvenirs de caserne. On goûta le vin nouveau, entre deux histoires, en passant d'un cellier dans l'autre où l'on tirait, à la

pipette, des barriques fraîches le beau liquide encore vert. Les langues battaient et chaque bolée ajoutait un rayon au soleil qui brillait sous les crânes. Jacques devint héroïque, conta des exploits. Il imitait la fusillade, le miaulement des 105 et le roulement des mortes ; sous son verbe, les Boches tombaient en poudre...

— Comme des lapins, que j'te dis !

— Sacré Jacques ! A sa santé les enfants !

Les dernières tournées assommèrent les plus belliqueux. Culoiseau qui se raidissait, pour l'exemple, eut encore la force de rentrer Jacques jusque chez lui. Il avait perdu sa capote et son képi ; la Jacquette grogna :

— Heureusement qui r'vent pas tous les jours d'la guerre !

Mais, avec indulgence, elle le hissa sur son lit où il dormit jusqu'au lendemain, comme une masse.

Désormais il ne se dérangea plus, et chaque matin, pendant ses quinze jours de permission, il gagna sa vigne. Il était endurci et on le vit tailler par la gelée ou sous la pluie. Mais les premières fois qu'il se baissa, il attrapa des courbatures, et des ampoules levèrent dans ses paumes quand il reprit la bêche. Alors, il s'aperçut qu'il avait les mains blanches et il pensa en riant intérieurement :

— C'est drôle, me v'là comme un monsieur !

Toutefois, il ne laissa pas de jouer du sécateur, jusqu'à ce qu'il eût taillé le dernier cep.

Mais le soir, après le repas, lorsque les enfants dormaient et que la Jacquette, ayant torché la table, se mettait à tricoter sur la pierre du foyer, il aimait entendre les voisins, le père Michon, les Nicoulet, pousser la porté en donnant le salut familial :

— Bonsoir à vous, la compagnie !

On se serrait autour de l'âtre, on tirait un pichet de boisson, chacun bourrait sa pipe et Jacques disait son histoire. Tout doucement, il retrouvait dans sa mémoire les heures de bataille, les joies du repos. Il rappela les félicitations du capitaine d'artillerie le jour où il fusilla les Boches à travers les aubépines, comment il soutint le Matelot dans la retraite, et son entraînement au jour de l'attaque. On le vit perdre son doigt, démonter une mitrailleuse, culbuter dans la charge. Enfin, il conta sa guérison, grâce aux bergamotes qui lui avaient lâché le ventre.

Toutes ces choses, qu'il avait faites sans y penser, prenaient de l'éclat après coup et s'ampliaient dans ses paroles. La Jacquette avait les yeux sur lui, tandis que les vieux hochaient la tête en fumant à petites goulées. Obscurément, il se sentait grandir. Et les derniers soirs, sous prétexte que la nuit devait durer, il reprit sa capote abandonnée, pour que ce fut plus beau.

Le jour du départ arriva sans l'émouvoir : il avait l'esprit tout à la guerre et, pensant à son régiment, il se demandait : « Que font-ils sans moi ? » La Jacquette avait bien le cœur gros en bourrant dans la musette un maillot et deux bonnes paires de chaussettes, mais Jacques, avec cette foi instinctive dans leur chance de ceux qui ont déjà passé au travers des balles, répétait :

— Mais tu vois ben qu'on en revient !

Elle n'osait pas douter. Pourtant, Jacques avait



à peine quitté le village qu'elle entendit le père Michon déplorer l'arrivée du gars à Merlaut, le débiteur :

— Une vermine qu'est bon qu'à battre sa femme et lui boire sn'argent ! Et c'est toujours ceuss-là qu'en réchappent !

Elle eut peur, sans réfléchir, dans sa sensibilité de femme, parce que Jacques était travailleur, ménager. Elle rentra, pour cacher son chagrin ; et la maison, où vivaient encore les émotions du retour, lui parut plus vide qu'au premier départ.

(A suivre.)

LES AUTOBUS RENDUS AUX PARISIENS



Depuis le 1^{er} juin, Paris a revu ses autobus ; une seule ligne, Madeleine-Bastille, a d'abord fonctionné avec un grand succès. Nous donnons, à droite, le nouvel autobus, plus large que l'ancien ; à gauche, les cars automobiles qui faisaient le service des boulevards.

SUR LE FRONT ORIENTAL

En Russie, quelques actions d'infanterie ont troublé le calme qui semble s'éterniser sur l'immense front de la Baltique à la Bessarabie. C'est encore dans le secteur du Nord qu'elles se sont produites. Le 26 mai, les Allemands ont essayé de profiter d'un épais brouillard pour attaquer au sud de l'île de Dahlen ; ils ont été repoussés par l'artillerie russe. Dans la nuit suivante, après une violente préparation d'artillerie, ils ont pris l'offensive au sud du lac de Drisviaty, au sud de Dvinsk ; ils ont été rejetés dans leurs tranchées par une concentration des feux d'artillerie et d'infanterie de nos alliés.

En Galicie, les Autrichiens ont fait une offensive dans la journée du 29 mai ; ils se sont d'abord emparés d'une tranchée, mais une vigoureuse contre-attaque les a refoulés.

En Asie-Mineure, d'importantes forces composées de troupes turques, de quelques régiments allemands et même bulgares ont été concentrées dans la région de Baïbourt et, dans la nuit du 30 mai, elles étaient lancées contre le centre russe ; leurs efforts sur ce secteur étaient vains ; nos alliés les repoussaient. Mais un peu plus au sud, les Russes devaient évacuer Mahamatum ; leurs positions faisaient là un saillant qui menaçait d'être débordé par un fort contingent ennemi.

Dans la direction de Diarbékir, l'offensive ennemie était repoussée.

En Orient, toute l'attention a été attirée par l'avance que les Bulgares ont poussée en territoire grec et qui a été suivie de l'occupation des forts de Rupel de Dragotin et de Janova.

Dans la matinée du 26 mai, un important contingent bulgare se présentait devant le fort de Rupel que les Grecs avaient construit, après la guerre de 1913, pour garder le défilé de la Strouma qui, traversant la frontière bulgare, aboutit à la route de Demir-Hissar et Sérés. Les troupes grecques tirèrent quelques coups de canon chargés à blanc, en manière de protestation, puis quittèrent le fort. Les Bulgares

occupèrent Rupel, puis Dragotin et Janova, sans rencontrer de résistance. A Salonique, la population a vivement protesté ; les journaux vénizélistes se sont indignés de cette abdication de la Grèce devant ses ennemis d'hier ; mais le gouvernement du roi Constantin et de M. Skouloudis n'a fait entendre aucune protestation et a accepté d'autant plus facilement l'intrusion des Bulgares qu'elle paraît être le résultat d'un accord préalable avec l'Allemagne.

Les populations de la région de Demir-Hissar s'enfuient épouvantées vers Sérés : car les Bulgares ont recommencé les exactions et les violences qu'ils commirent lors de la guerre balkanique.

On a annoncé que de fortes concentrations de troupes bulgares avaient lieu à Xanthi pour une marche sur Cavalla ; mais, au 1^{er} juin, les Bulgares n'avaient pas franchi la frontière dans cette région.

De notre côté, le général Sarrail a fait occuper la ville grecque de Poros qui commande les sentiers par où des troupes bulgares pourraient s'infiltrer. Nos troupes sont en contact avec les avant-postes ennemis sur tout le front du Vardar à la Strouma ; quelques combats assez vifs se sont produits notamment les 26 et 31 mai dans la région de Kupa. A l'est du lac de Doiran, une reconnaissance ennemie s'est avancée, le 30, jusqu'à Poros, où elle s'est heurtée à un de nos petits postes qui l'a repoussée.

Les artilleries adverses luttent avec violence vers Guevgeli. Nos aviateurs ont bombardé Xanthi et Melvig et des camps ennemis voisins d'Uskub ; le 30 mai, ils ont bombardé à nouveau les camps ennemis de la région de Guevgeli ; le 31, ils lançaient des bombes sur Petrich et Porto-Lagos.

Un attentat, qui provoque une émotion justifiée en Roumanie, a été commis à Bucarest ; des bombes ont fait explosion dans l'usine de pyrotechnie provoquant un incendie qui n'a pu être maîtrisé qu'à grand'peine. Une dizaine d'ouvriers ont été tués.

L'opinion générale, même chez les germanophiles, est que l'attentat est dû à des Bulgares ; trente arrestations ont été immédiatement opérées. Les autorités militaires estiment que le retard apporté à la fabrication des cartouches ne dépassera pas une quinzaine de jours.



Le 24 mai, l'Italie a fêté l'anniversaire de son entrée en guerre. Voici, à Rome, le passage du cortège des manifestants devant l'ambassade d'Autriche où flotte le drapeau italien.

EN VENTE :

LE RÉCIT HISTORIQUE DE
L'ATTaque SUR VERDUN

Par le Commandant BOUVIER DE LAMOTTE (BREVETÉ D'ÉTAT-MAJOR)

Cette intéressante étude, éditée en brochure de 64 pages par le "Pays de France", développe, avec méthode et clarté, toutes les phases de la formidable bataille qui s'est livrée autour de Verdun du 20 février au 16 mars. De nombreuses photographies, croquis, plans et un portrait inédit du général PÉTAIN achèvent de faire de cet ouvrage un véritable document historique, consacrant la plus grande bataille livrée jusqu'à ce jour au cours de la guerre européenne.

PRIX DE L'EXEMPLAIRE : UN FRANC :: FRANCO : 1 fr. 15

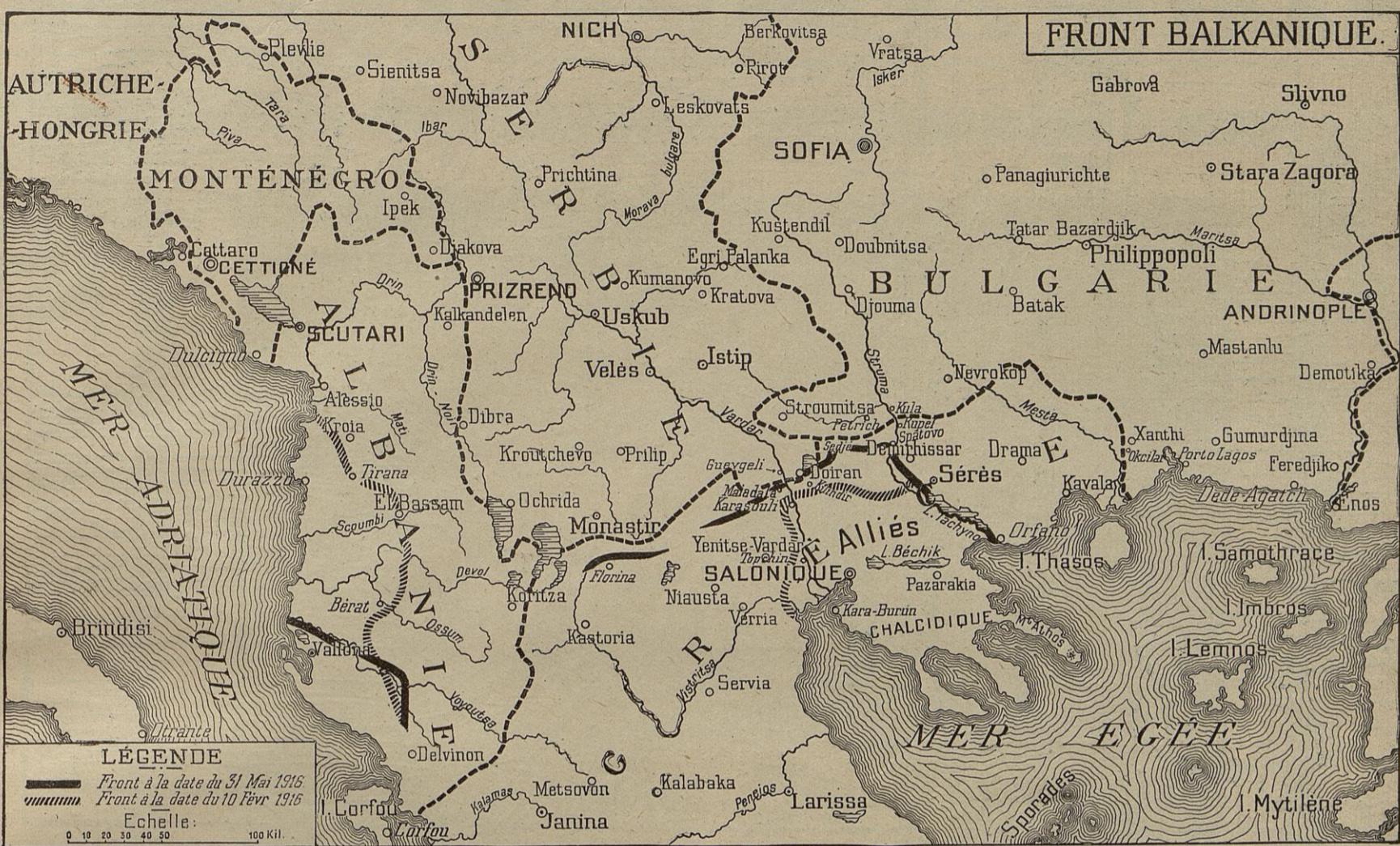
En vente au "Pays de France", 2, 4, 6, boulevard Poissonnière, et dans tous les kiosques et librairies vendant cet illustré.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au Document le plus intéressant.

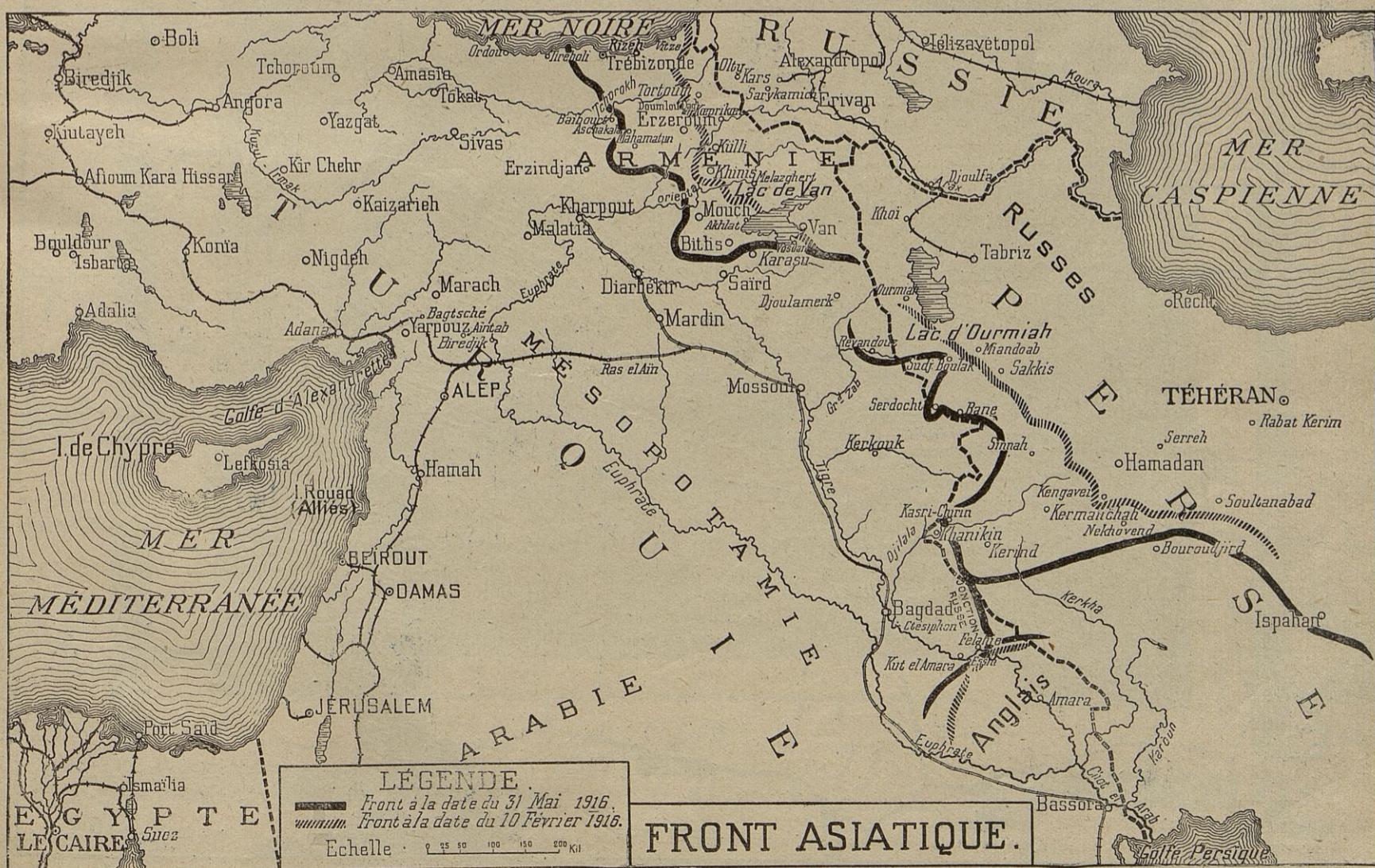
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 85, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au Document paru en haut de la page 7 (à gauche) de ce fascicule et intitulé : "Sur le front italien" (Escalier creusé dans le roc et la neige).

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

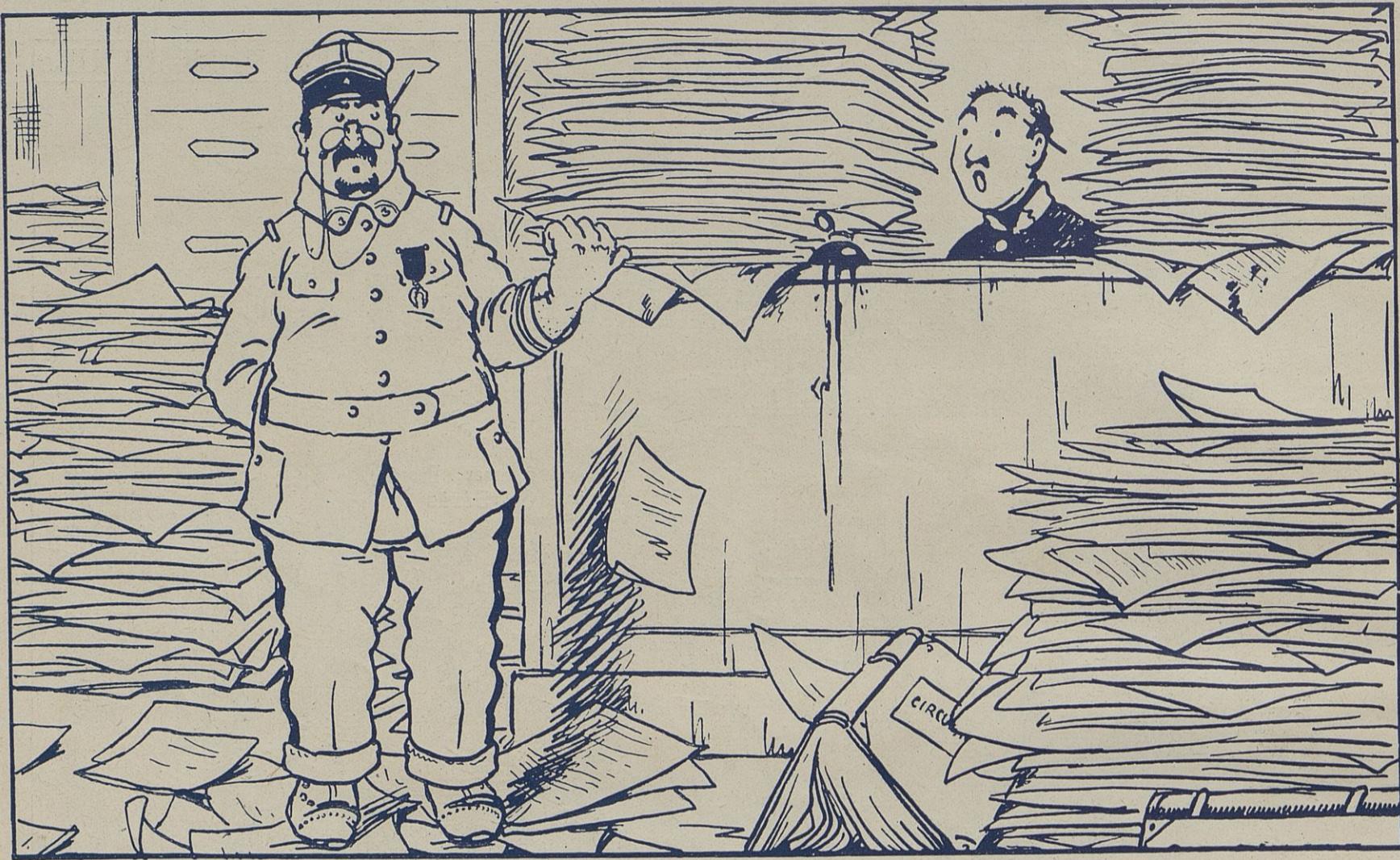
LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS EN ASIE



La Guerre en Caricatures



— Plus de paperasses a dit Monsieur le Ministre !... Vous allez classer ces circulaires par ordre alphabétique et les brûler ensuite !...



LA VIE CHÈRE !
— Enfin, garçon, neuf et neuf ça fait dix-huit et non dix-neuf !...
— Mais monsieur sait bien que tout a augmenté depuis la guerre !